

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1938

N°

THÈSE

440

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Maurice MALPART

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

Ancien interne des Hôpitaux d'Amiens

Né le 28 Décembre 1897, à Amiens (Somme)

LA PESTE A AMIENS AU XVII^e SIÈCLE

Étude Médico-historique

Président de Thèse : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

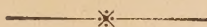
AMIENS

IMPRIMERIE NOUVELLE

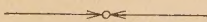
28-30, Rue des Vergeaux

—
1938

LA PESTE à AMIENS
AU XVII^e SIÈCLE



Étude Médico-historique





Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1938

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Maurice MALPART

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

Ancien interne des Hôpitaux d'Amiens

Né le 28 Décembre 1897, à Amiens (Somme)

LA PESTE A AMIENS AU XVII^e SIÈCLE

Étude Médico-historique

Président de Thèse : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

AMIENS

IMPRIMERIE NOUVELLE

28-30, Rue des Vergeaux

1938

I. PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologique	LAUBRY.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	CROUZON.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. - AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIÉTY	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri) ..	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgicale.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES....	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LACOMME	Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy) ..	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
M ^{lle} J. LÉVY	Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI ...	Neurologie et Psychiâtrie.
MÉNÉGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT-DUTAILLIS .	Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHEZ	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SÉNÈQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIER	Pathologie expérimentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. - AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT ..	Physiologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LE LORIER	Obstétrique.
SCHWARTZ	Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. - AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN		BROcq	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	
PASTEUR - VALLERY - RADOT			
SÉZARY			

MM.

ECALLE	} Clinique obstétricale
METZGER	

V. - CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

MONSIEUR FERNAND MALPART

Pharmacien de 1^{re} Classe,
Ancien Chef des Travaux Pratiques de Physique et Chimie
à l'Ecole de Médecine d'Amiens.

A MA FEMME

MADAME SUZANNE MALPART

Pharmacien de la Faculté de Paris.

A MON FILS

A MON FRÈRE

LE DOCTEUR MICHEL MALPART

Médecin-Chef du Dispensaire J. Krautheimer
à Saïgon.

A MADAME MALPART-GARÇON

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine,
Médecin des Hôpitaux.

*Pour le remercier du grand honneur
qu'il nous fait en acceptant la pré-
sidence de cette thèse.*

En respectueux hommage.

A MONSIEUR LE DOCTEUR HAUTEFEUILLE

Directeur de l'Ecole de Médecine d'Amiens.

A MONSIEUR LE DOCTEUR LABARRIÈRE

Directeur honoraire de l'Ecole de Médecine d'Amiens.

A MESSIEURS LES PROFESSEURS

DE L'ECOLE DE MÉDECINE D'AMIENS

*Pour les remercier de leur précieux
enseignement.*

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS ET D'AMIENS

EXTERNAT - PARIS

MONSIEUR LE DOCTEUR MACAIGNE
MONSIEUR LE DOCTEUR CAPETTE
MONSIEUR LE DOCTEUR BAZY

INTERNAT - AMIENS

MONSIEUR LE DOCTEUR DE BUTLER D'ORMOND

Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Chirurgien des Hôpitaux,
Professeur de Pathologie externe.

MONSIEUR LE DOCTEUR P. MERLE

Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Médecin des Hôpitaux,
Professeur de Clinique médicale.

MONSIEUR LE DOCTEUR POULAIN

Professeur de Clinique obstétricale.

A MES CAMARADES D'ETUDE
ET D'INTERNAT

LA PESTE A AMIENS AU XVII^e SIÈCLE

Étude médico-historique

« L'ange luy dit : choisis, ou sept années de famine dans
« tout ton royaume, ou trois mois de guerre, ou pour le
« moins trois jours de peste.

« En vérité dit DAVID, je suis bien en peine néanmoins
« il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu dont les
« miséricordes sont infinies, qu'entre celles des hommes dont
« les rigueurs sont implacables. (Livre des Rois - Chapitre
« 24 - Verset 14).

« — Extrait d'une gravure anonyme, incluse dans :
« Préservatifs et remèdes contre la Peste » ou

« Le Capucin charitable ».

par le père Maurice de Tolon, Prestre Capucin, 1668.

INTRODUCTION

La peste au XVII^e siècle a sévi en France à l'état endémique. Il n'est pas de grandes villes qui n'aient été atteintes par ce terrible fléau ; du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, les foyers s'allumaient sans ordre apparent, se calmant ici pour réapparaître là plus violents. Tour à tour Nîmes (1625), Orléans (1625), Annecy (1629), Montpellier (1629), Amiens (1636), Nîmes (1640), Reims (1651), Dunkerque (1666), Amiens (1668), furent touchés.

Amiens fut une des villes où l'affection se montra la plus meurtrière. A deux reprises, au cours de ce siècle (1636-1668) on eut à en déplorer la venue.

C'est à l'étude de ce « mal contagieux », que nous voudrions apporter notre modeste contribution.

Avant d'exposer quel sera le plan de notre travail, nous tenons à remercier tous ceux qui nous en ont facilité la tâche.

M. Pierre DUBOIS, Conservateur de la Bibliothèque d'Amiens, qui nous en a inspiré le sujet et qui, sans se lasser, nous a conseillé et guidé avec la plus grande bienveillance. Sa vaste érudition et sa connaissance de l'histoire locale nous ont permis de puiser aux meilleures sources. Aussi, nous lui disons notre vive gratitude.

Nous exprimons encore toute notre reconnaissance à MM. DURAND et ESTIENNE, Archivistes Paléographes, qui se sont mis à notre disposition pour nous aider à la compréhension de manuscrits des Archives municipales.

A M. Roze, Conservateur du Musée de Picardie, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire par l'image une pièce de sa très riche collection.

Voici quel sera le plan de notre thèse :

INTRODUCTION.

LIVRE I^{er}. — ETUDE HISTORIQUE.

CHAPITRE I^{er}. — LES ANCIENNES ÉPIDÉMIES DE PESTE.

§ I. — Dans le monde.

§ II. — A Amiens.

CHAPITRE II. — LA PESTE A AMIENS AU XVII^e SIÈCLE.

A. — Dans la première moitié du XVII^e siècle (1610-1640).

§ I. — Histoire locale.

§ II. — Histoire de la contagion.

§ III. — Affaire HENRI DE LA COINTE.

B. — Deuxième moitié du xvii^e siècle (1650-1670).

§ I. — Histoire locale.

§ II. — Histoire de la contagion.

§ III. — Les conseils du corps médical.

C. — Bilan des pestes.

D. — Les vœux, présents et ex-voto des pestes du xvii^e siècle.

LIVRE II. — ETUDE MÉDICALE.

§ I. — Nature de la contagion.

Etude des traités de la peste.

§ II. — Causes de la peste et marche de l'invasion.

§ III. — L'organisation sanitaire à AMIENS.

Le Bureau de Santé.

(a) — Mesures d'ordre général.

(b) — Mesures préventives.

(c) — Mesures d'isolement. Les lieux de santé.

(d) — Mesures de désinfection. Les airiements, les événements.

CONCLUSIONS.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRE I

ÉTUDE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES ANCIENNES ÉPIDÉMIES DE PESTE

§ 1. — *Dans le monde*

Avant d'étudier spécialement la peste à Amiens, nous croyons utile de présenter, en un bref rappel, les grandes invasions de ce fléau et l'idée que s'en faisaient nos ancêtres.

Les anciens appelaient pestes toutes les maladies épidémiques à mortalité considérable (Peste d'Athènes dont THUCYDIDE a été l'historien par exemple). On peut, certes, concevoir des doutes sur la véritable nature de cette épidémie, mais dès l'année 100 après Jésus-Christ, RUFUS D'EPHÈSE détailla les symptômes, insistant sur les caractères des bubons et des charbons pestilentiels, s'appuyant sur les descriptions données par les auteurs qui avaient vécu plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

Pour retrouver ensuite la relation authentique d'une épidémie de peste, il faut franchir un espace de plusieurs siècles et arriver jusqu'à l'année 540 environ. C'est à ce moment, que le fléau, parti de PELUSE en Egypte, décima les rives de la Méditerranée et la Perse, et pénétra dans la Gaule et dans la Germanie.

La description des bubons aux aines et aux aisselles, des charbons sur les membres, des hémorragies et des pétéchies, au cours de cette épidémie, connue sous le nom de peste de JUSTINIEN, a été transmise par PROCOPE qui rapporte qu'à Constantinople, en un seul jour, il y eut plus de dix mille décès.

Du VII^e au XIV^e siècle, on vit apparaître quelques épidémies sur la nature desquelles nous sommes mal informés. L'Italie et l'Allemagne furent particulièrement frappés. Les armées des croisés furent décimées en Orient au XIII^e siècle. On sait la confusion qui existait alors entre la peste bubonique et les maladies pestilentiellles et les descriptions qui nous sont restées de ces différentes épidémies sont trop peu précises pour qu'on puisse en discerner la nature véritable.

C'est en 1347 que la « mort noire » s'abattit sur l'Europe. Cette fois, la peste ne provenait pas de l'Egypte. Elle débuta au fond de l'Asie, en Chine, gagna les Indes puis la Perse, de là l'Europe.

Dans le même temps, elle passait de l'Asie Mineure en Egypte et ravageait le Nord de l'Afrique.

Cette grande irruption s'accomplit entre 1346 et 1353. La peste noire fit périr environ le quart de la population de l'Europe. Quelques rares points cependant restèrent indemnes ; on cite l'Aragon, l'Islande, le Groendland, une partie de l'Ecosse.

Les nombreuses descriptions de cette peste, qui nous sont restées, montrent qu'on observa souvent la forme septicémique qui tue avant l'apparition des bubons. Les formes hémorragique et pulmonaire furent également très fréquentes.

Cependant l'idée de la transmission de la maladie ne satisfaisait pas tous les esprits.

C'est ainsi que Guy de CHAULIAC, Chirurgien de l'Ecole de Montpellier, mort vers 1380, chercha dans la coïncidence avec certains phénomènes astronomiques la cause de l'apparition du fléau.

D'autres s'en prirent aux Juifs, qu'on accusait d'avoir corrompu l'eau des puits en y versant une mixture composée de sang de bubons, d'araignées et d'animaux empoisonnés.

Dès le xv^e siècle, l'évidence de la contagion de la peste avait conseillé quelques mesures de prophylaxie publique.

Mais c'est au xvi^e siècle que cette notion reçut son application pratique. C'est Milan et Venise qui furent les premières villes à instituer l'isolement et les quarantaines.

La peste cependant ne diminua guère d'intensité, et au xvii^e siècle l'Europe encore paya un lourd tribut à ce sinistre fléau.

L'infection atteignit en France toutes les grandes villes; le Midi fut le plus tôt atteint. (Aix, Nîmes, Annecy, Montpellier), mais la contagion s'étendit à tout le pays, Reims, Rouen, Dunkerque, Lille, Soissons, Compiègne, Amiens, virent leur population décimée.

Notre ville fut particulièrement touchée. De 1634 à 1636 et de 1668 à 1669. La guerre ravageait notre petite patrie et ce ne fut pas la moindre cause de la contagion.

§ II. — *Les anciennes épidémies de peste à Amiens*

On ne peut donc séparer l'histoire de la peste à Amiens de l'histoire locale. Celle-ci aide à comprendre celle-là.

C'est que si, selon la parole d'Edouard III d'Angleterre : « Calais est la clé de la France », on pouvait en dire autant d'Amiens pendant une longue période. La Picardie, en effet, fut pendant longtemps province frontière servant à la fois d'enjeu aux guerres et de champ de bataille.

On s'y bat déjà avant et pendant la guerre de Cent ans (Crécy 1346). Les plaines picardes servent encore de champ clos à la lutte de LOUIS XI contre CHARLES LE TÉMÉRAIRE et les « places de la Somme » passent successivement de l'un à l'autre des rivaux jusqu'à ce que la tenace diplomatie du roi, servie par la mort du Duc de Bourgogne, les adjoigne au domaine royal.

Les guerres dites d'Italie destinées à empêcher l'encerclement de la France par la Maison d'Autriche, ont leur dernier épisode en Picardie et seule l'hésitation de PHILIPPE II après sa victoire à Saint-Quentin, évite à Amiens la présence des armées impériales (1557).

L'Amiral de COLIGNY est nommé Gouverneur de Picardie dès 1553. Il favorise la réforme protestante et, dès lors, le pays va être en proie aux guerres civiles, aux pires de toutes, les guerres religieuses (1561).

La politique ondoiyante de Catherine de MÉDICIS a ses répercussions en Picardie où les chefs de clan trouvent chacun des partisans : CONDÉ, GUISE, le roi de Navarre...

Les populations vivent dans la terreur. De quelque côté qu'elles soient, les bandes de soudards pillent, massacrent, incendient.

A Amiens c'est la misère, le chômage. Six cents habitants doivent nourrir quatre mille chômeurs.

Grâce à la sagesse et à la prudence du Duc de Longueville, Amiens ne ressent aucun contre-coup de la Saint-Barthélémy (1572).

L'hiver de 1587 aggrave la situation d'une pénible disette.

Après la mort de HENRI III (1589), Amiens est aux mains des ligueurs et ce sont les ouvriers sans travail qui donnent le signal de la soumission à HENRI IV (Août 1594) en réclamant la paix.

La peste, compagne habituelle de la guerre, fait son apparition dès 1595. Elle va durer près de deux ans.

C'est en mars 1597 que les Espagnols s'emparent d'Amiens par surprise. Les deux tiers de la population ont disparu par la peste ou la fuite.

Dès septembre 1597, HENRY IV reprend Amiens.

Nous voici à l'aube du XVII^e siècle. Rapidement nous avons essayé de brosser ce tableau d'histoire, nous en tenant aux faits très essentiels.

Pendant que se déroulaient ces événements, la peste s'était manifestée à plusieurs reprises.

Il va sans dire que la confusion entre la peste bubonique et certaines fièvres plus ou moins contagieuses fut certainement fréquente à cette époque. Nous désignerons cependant sous ce nom la « maladie contagieuse » pour la commodité de notre exposé.

Les documents antérieurs au XVII^e siècle sont peu nombreux.

Voici cependant quelques faits.

— Dès 1462, « afin d'apaiser la colère divine, on institue dans l'église cathédrale la confrérie de Saint-

Sébastien ». Nous aurons l'occasion d'en parler plus ample-
ment.

— Le 15 mai 1521, l'Echevinage fait publier l'ordon-
nance suivante pour obvier aux dangers de peste :

« L'on ne pourra tenir pourchiaux en ville, les viesiers
« (commerçants en hardes) ne pourront acheter aucun
« lit, habillement, etc., où il peut y avoir danger.

« On gardera les portes pour que marauds et bélistres
« ne puissent entrer.

« Les huchers, carreliers, carpentiers et autres ne
« pourront embarrasser la voie publique sous peine
« d'amende. »

— Le 9 avril 1545, la peste menace toujours et
l'Echevinage rend un certain nombre d'ordonnances dont
nous extrayons les suivantes :

« Pour ce qu'il est vraisemblable que la peste est l'une
« des verges de Dieu venant en punition des blasphèmes
« et autres péchés publics,

« Il est défendu de jurer, blasphémer, renoncher et
« despiter le nom de Dieu et de la Vierge Marie, sous
« peine de prison et de cent sols d'amende. »

.....

« Tous ceux qui auront cognoissance de macquereaux
« et macquerelles qui sont cause de la perdicion de plu-
« sieurs filles et femmes, viennent les dénoncher »

.....

« Celui qui sera atteint de la peste devra se retirer
« en la grande salle de derrière faite à l'Hôtel-Dieu (1). »

.....

(1) Nous reviendrons page 93 sur cette salle de pestiférés.

« Les médecins, lorsqu'ils saigneront un malade, « jetteront le sang à la rivière et non dans les rues ».

— Le 5 avril 1596, l'Echevinage établit un Bureau de santé, composé de messieurs du Chapitre, de la Justice, de la Bourgeoisie et des Députés de l'Hôtel de Ville. Sa durée doit être d'un mois.

Pendant la durée du siège d'Amiens par HENRI IV, la peste continuait ses ravages.

En 1598, « la peste règne toujours quelque peu ».

CHAPITRE II

LA PESTE A AMIENS AU XVII^e SIÈCLE

(A) PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE (1610-1640)

§ I^{er}. — *Histoire locale*

Nous avons conduit notre histoire locale à la fin du xvi^e siècle, à la reprise d'Amiens par HENRI IV (1597). Au cours du xvii^e siècle, la Picardie fut le théâtre de nombreuses intrigues de cour et, hélas aussi, de nouvelles guerres.

Alors qu'HENRI IV s'appliquait, avec l'aide de SULLY, à assurer le bonheur de son peuple, il succomba sous les coups de RAVAILLAC, le 13 mai 1610.

La France est désormais sous la régence de MARIE DE MÉDICIS et nous allons assister dans notre province à la venue du fameux Italien CONCINO CONCINI. On sait

que cet intrigant, marié à LÉONORA GALIGAÎ, dont le crédit sur l'esprit de MARIE DE MÉDICIS était extraordinaire, était devenu en quelque sorte le maître de l'Etat. Il s'insinua adroitement dans les bonnes grâces de la reine et obtint d'elle qu'elle lui acheta le marquisat d'ANCRE. Il se fit attribuer, par la suite, le gouvernement des villes de PÉRONNE, MONTDIDIER et ROYE.

Puis le sire de TRAISNEL, bailli et gouverneur de ville et citadelle d'Amiens, étant mort au mois de juin 1611, CONCINI obtint de lui succéder. L'étonnante faveur dont il jouissait devait lui attirer de nombreux rivaux.

Le Duc DE LONGUEVILLE prit nettement position contre lui. Il ne voyait pas sans amertume CONCINI devenir en 1613 maréchal de France, alors qu'il n'avait jamais assisté à une bataille.

CONCINI se retranche dans la citadelle d'Amiens avec ses hommes. Nous ne rapporterons pas les incidents nombreux qui marquèrent les hostilités entre ce dernier et le Duc DE LONGUEVILLE. Ceci n'est pas dans le plan de notre travail. Signalons toutefois que CONCINI finit par abandonner la citadelle (avril 1616).

Son étoile pâlisait. Il revint à PARIS, et, le 24 avril 1617, il succomba sous les balles de VITRY, capitaine des gardes.

Dès 1619, ALBERT DE LUYNES succède à CONCINI. La ville d'ANCRE devint Albert.

LOUIS XIII vint à Amiens en 1620 et une nouvelle fois, en 1632, à son retour de CALAIS.

La France allait jouer son rôle dans la guerre de Trente Ans.

La prédominance de la Maison d'Autriche la menaçait

sur toutes ses frontières, dominant en Italie, l'enserrant par la Flandre, l'Artois, la Franche-Comté, le Roussillon.

« Il fallait, ajoutait RICHELIEU, mettre la France partout où avait été la Gaule », reprenant ainsi la revendication séculaire de la rive gauche du Rhin.

La campagne de 1636 débute fâcheusement. Le Cardinal Infant, don FERNAND, frère de la Reine de France, envahit la Picardie. Nos troupes se replient. Mais l'ennemi occupe brusquement LA CAPELLE, LE CATELET, descend le cours de la Somme, s'empare de BRAY-SUR-SOMME (1^{er} août 1636), puis, traversant la Somme, entre dans LE SANTERRE et LE VIMEU.

A Amiens, on fortifie à la hâte la porte de NOYON, la porte de PARIS, la porte de LA HAUTOYE.

Le 6 août, les ennemis s'emparent de MOREUIL et le 7 août, ils mettent le siège devant CORBIE.

« Bien que la ville soit bien garnie de munitions de guerre et de soldats, nous dit PAGÈS, la place se rendit le vendredi 15 août 1636 ».

La panique s'empare des habitants d'Amiens et gagne même PARIS.

C'est que les ennemis viennent, aux portes d'Amiens, de brûler le village de RIVERY (18 août), CAMON (19 août), SAVEUSE, BOUCHON, et viennent même faire des incursions jusqu'à la maladrerie de LA MADELEINÉ.

Cependant, RICHELIEU, qui avait engagé le roi dans une guerre qui s'annonçait désastreuse, organise, en quelques semaines, une armée de 45.000 hommes. Il vient à AMIENS où il réside à l'Hôtel des Trésoriers de France.

Le roi prend la tête des troupes, occupe à nouveau ROYE, et entreprend à son tour le siège de CORBIE.

Il quitte la PICARDIE le 8 octobre, laissant la direction des affaires militaires au Cardinal. Le 29, on commence les lignes d'approche devant Corbie, le 14 novembre, les impériaux se rendaient et RICHELIEU pouvait écrire au roi :

« Par la grâce de Dieu, votre Majesté est dans COR-
« BIE. C'est un manifeste effet de la main de Dieu qui
« mérite que votre Majesté et ses créatures le recon-
« naissent. Il lui plaira faire chanter le « Te Deum », ce
« que nous ferons dès aujourd'hui, en cette ville, quoique,
« à vrai dire, la maladie n'y soit pas médiocre. »

Le 15 novembre, nous dit PAGÈS en ses manuscrits,
« on chanta le « Te Deum » à la Cathédrale, où assista
« RICHELIEU qui, pendant le siège de CORBIE, « avait »
« demeuré dans Amiens, malgré la peste qui y faisait
« toujours un si grand ravage que, dans quelques semaines
« du mois de septembre 1636, il était mort jusqu'à 1.400
« personnes. »

Cette année 1636, dénommée par le peuple « année de CORBIE », sera suivie désormais de succès décisifs.

Si nous nous sommes étendus aussi longuement sur l'histoire de cette première moitié du XVII^e siècle, c'est, ainsi que nous l'avons dit au début de notre travail, pour montrer qu'AMIENS, ville frontière, nœud de communications, étant le siège incessant du passage des troupes, était une proie facile au développement d'une épidémie.

Nous allons revoir maintenant se projeter sur cette histoire, le développement de la contagion et nous comprendrons mieux la marche de l'invasion.

§ II. — *Histoire de la contagion*

Nous avons pu reconstituer l'histoire de l'affection, grâce à la magnifique collection des Archives communales où sont consignées toutes les délibérations de l'Echevinage.

Les registres manuscrits vont nous permettre de suivre la marche de l'épidémie durant tout le cours de ce siècle.

Voici les mentions que nous y avons relevées :

— 25 février 1602, « désinfection des laines venant de DIEPPE, où l'on se meurt de contagion ».

Pendant plusieurs années, la vigilance de l'Echevinage est en éveil.

— Le 11 septembre 1603, « précautions contre la contagion ».

— 14 octobre 1604, « précautions contre la peste ».

— 14 septembre 1606, « précautions contre la peste ».

En 1618, le fléau continue. On décide de fermer le collège des Jésuites.

— En 1619, l'Echevinage « enjoint aux comédiens « qui sont à présent en cette ville, de se retirer le lendemain, défense expresse de ne plus jouer la comédie, la « peste étant en ville ».

— En 1623, nous trouvons dans un manuscrit du Sieur BERNARD, maître d'école à SAINT-FIRMIN-LE-CONFESSEUR, que la « peste recommence au mois d'avril et augmente terriblement aux mois de juin et juillet ».

— L'Echevinage d'AMIENS justement inquiet de la persistance du fléau projette, le 10 septembre 1626, d'acheter le terrain de l'ancienne abbaye de SAINT-JEAN, pour y établir une maison de santé (1).

(1) Nous reviendrons page 97 sur cette maison de santé.

Quelques jours après, le 16 septembre, en Chambre du Conseil, il est résolu « d'acheter le dit terrain ».

Cependant, le 31 décembre, on décide que l'enclos de SAINT-JEAN sera visité par des médecins pour en savoir leur avis.

Dès le 3 janvier 1627, SIMON DUFRESNE, CHARLES CARON et ROLLAND PECQUET, docteurs en médecine, déposent leur rapport sur la visite qu'ils ont faite du dit enclos, « qu'ils ont jugé propre et convenable pour y construire « une maison de santé pour les pestiférés ».

Voici les termes de leur rapport :

« Les vents pestilentiels qui soufflent (1) du côté du
« Midy, appelés communément du nom de auster ou affri-
« cus et en français vens d'aval, venans à donner sur ce
« lieu poussera les vapeurs malignes vers le côté du sep-
« tentrion et arrière de la ville ; ... en bastissant, faudra
« faire les demeures de capacité et estendue honestes,
« comme de vingt ou vingt-cinq pieds de long et seize à
« dix-huit pieds de large, affin de faire deux chambres en
« la longueur : l'une de dix pieds pour loger les malades
« et l'autre de douze à quinze pieds pour ceux qui les ser-
« viront ; les portes seront en chaccun logement du costé
« d'Orient et les fenestres du costé de septentrion pour
« la petite chambre, et celle de la grande chambre du cos-
« té d'Orient, et du costé du midy ne sera faict aucunes
« fenestres et de l'occident s'en fera quelques unes mais
« moindre que du costé opposite. Les maisons ou logemens
« seront distans les uns des autres de quinze à vingt

(1) Nous retrouverons des considérations semblables dans un manuscrit inédit du collège des médecins d'Amiens (1661) et relatif à la situation de « la salle des pestiférés de l'Hôtel-Dieu ». Voir page 93. Remarquons au passage l'isolement « en logemens distans ».

« pieds, sauf pour le regard des dicts bastiments les bons
« avis des architectes experts. »

Ce n'est qu'en 1631, le 3 avril, que l'Echevinage se décide à bâtir la maison de santé.

— Le 15 mai on y ajoute la construction d'un mur de clôture. Deux portes devaient y être pratiquées : l'une à l'endroit du chemin de charroi conduisant aux fossés de la ville entre la porte « d'Hautoye » (1) et l'éperon de « Guyencourt » (2) et surmontée de la suscription :

« MAISON DE SANTÉ DE LA VILLE D'AMIENS »,

l'autre répondant sur le chemin qui conduit au « pont à vaches » (3), pour la commodité du concierge.

— Le 11 septembre, la maison de santé se révèle trop petite. On construit quatre chambres supplémentaires.

— Le 18 septembre, on reçoit les ouvrages de la maison de santé, en présence de deux échevins.

— Les pestiférés s'accommodent mal de cette réclusion et « viennent journellement dans la ville pour de-
« mander l'aumône, ce qui apporte du péril et du scan-
« dale à la date ville ».

L'Echevinage décide « qu'il leur sera interdit de sor-
« tir de la dite maison et pourvu à leur nécessité ».

On ordonne « l'expulsion de pauvres étrangers, en considération de ce que les pauvres de la ville sont en plus grande nécessité qu'auparavant et que la peste augmente tous les jours » (27 novembre 1631).

(1) Cette porte se trouvait située dans l'axe de l'actuelle rue de la Hotoie.

(2) Cet éperon se trouvait situé au bas de l'avenue du Général-Foy. Il en persiste des ruines que longe la voie du chemin de fer.

(3) Le pont à vaches était situé au bout de l'actuelle rue de l'Abbaye.

L'isolement pratiqué dans ce lieu de santé ne paraît pas avoir enrayé la marche du fléau, car l'année 1632 se montre particulièrement meurtrière.

Le Sieur BERNARD nous apprend que « la peste devint terrible dans la ville d'Amiens ». On menait les morts par voitures à La Madeleine. Il y aurait eu 25.000 morts.

L'Echevinage fait fermer l'Hôtel-Dieu pour huit jours, « attendu que deux religieuses y sont mortes de la peste ». Il décide la construction de six nouvelles loges à la maison de santé et redouble de sévérité à l'égard des malades qui y sont enfermés.

« Sur les abus et insolences qui se commettent journellement par les personnes envoyées à la maison de
« santé, tant à cause de ce qu'ils rentrent dans la ville
« que de ce qu'ils sortent de la dicte maison de santé pour
« se mandier, principalement aux advenues de la dicte
« ville et sur les grands chemins, quelque ordre quy ayt
« esté ordonné de les contenir dans l'enclos de la dicte
« maison de santé et de les y assister : défenses aux dits
« pestiférés, de sortir de la maison de santé, à peine de
« banissemens et du fouet ».

— Le 23 juillet, le premier échevin signale que « s'es-
« tant trouvé de la contagion dans l'Hostel-Dieu, l'on a
« esté contraint de faire fermer la salle dans laquelle les
« pauvres malades sont reçus, nourris et médicamentez,
« ce qui cause que plusieurs pauvres sont demeurez et
« demeurent journellement non seulement sans logement
« et sur le pavé mais en extrême nécessité de leurs nourri-
« tures et aliments ».

Le 5 août, les vingt-deux loges construites jusqu'alors à la maison de santé s'avèrent encore insuffisantes « pour

« contenir tous les malades atteints de la peste qui augmente tous les jours ».

L'Echevinage autorise les particuliers à en construire à leurs dépens, à la charge d'en jouir pendant quinze ans.

Ces mesures vont se montrer inefficaces, car nous lisons aux délibérations du 28 août :

« Monsieur le Premier a dict que depuis, ceste ville
« a esté affligée de la contagion et laquelle va en augmen-
« tant, en sorte qu'à présent, il y a au moins deux cents
« maisons pestiférées, quatre-vingt-dix à cents malades
« frappez de la peste en la salle des pestiférez, deux cents
« personnes saines envoiées en la maison de santé et
« encore deux cents autres personnes pestiférées au moins,
« qui sont demeurées dans la ville par faute de commodité
« de les pouvoir loger ».

Les soins, le logement et le vivre de ces hospitalisés épuisent les deniers de la ville ; elle est obligée de s'endetter.

Aussi l'Echevinage arrête que : « le bureau des pauvres sera prié de vendre des rentes et que les habitants de la ville qui se sont absentés en abandonnant leur maison sans laisser de secours pour les pestiférés, seront contraints d'avancer dix années de la somme à laquelle ils sont taxés par an pour le bureau des pauvres ».

En effet, l'autorisation accordée aux particuliers de faire des loges, n'avait obtenu aucun succès. Les habitants, riches bourgeois ou commerçants, qui auraient pu le faire avaient déserté la ville, fuyant la contagion.

On en trouve la preuve sur certains répertoires de notaires, entre autres sur ceux de : JEAN DENIS et MARTIN CORON, qui n'ayant pas d'actes à y inscrire dans les mois

de septembre, octobre et novembre, ont remplacé leurs mentions par l'explication suivante :

Le premier « sera noté que les deux mois d'octobre
« et novembre j'estois retiré à CONTY, à cause de la
« contagion ».

Le second « septembre et octobre = néant, attendu
« que j'estois aux champs à raison de la contagion ».

Au milieu de ce désarroi général, les Pères Capucins s'offrent à venir « assister et administrer les sacrements
« aux malades ».

Le clergé local résiste assurant « qu'il avait fait son
devoir envers tous » l'Echevinage diffère l'offre des Capucins mais cède finalement au désir du public (5 septembre).

« Acceptation des offres des Capucins, bien que le
« prêtre chargé des pestiférés prétende encore y suffire,
« et ce, pour donner satisfaction au public, qui semble
« vouloir le désirer ».

Mais il faut subvenir aux frais de la contagion.

Le 16 octobre, on décide « qu'on prendrait encore
« argent à rentes, que le bureau des pauvres serait con-
« traint de vendre des rentes jusqu'à concurrence de 3.000
« livres de fonds et enfin que tous les habitants de la ville
« seraient tenus de prêter quatre années de la somme à
« laquelle ils sont taxés pour le dit bureau ».

L'hiver arrive et on assiste à une diminution de la contagion.

Dès le 17 février 1633, « les jésuites seront avertis
« qu'à cause que le mal contagieux est cessé, il y a lieu
« d'ouvrir le collège, pourquoy ils tiendront preste la
« dicte ouverture pour les premiers jours après les festes
« de Pâques ».

Hélas, cette trêve est de courte durée, car le 4 août de la même année, l'Echevinage constatant l'augmentation nouvelle de la peste, propose « de faire un vœu publicq « à ce qu'il plaise à Dieu appaiser son courroux et retirer « ce fléau de ceste ville ».

Le 18 août est décidé de « faire un vœu et présent « à l'autel de NOTRE-DAME DE FOY aux Augustins de « ceste ville et à celui de NOTRE-DAME DE LIESSE (1) ».

Cependant la contagion redouble et l'Echevinage se préoccupe de la désinfection des maisons.

Le 19 janvier 1634 il fait dresser « une liste des « airieurs » pour en choisir un certain nombre par Messieurs, des plus fidèles et gens de biens.

Ces airieurs (2) avait en effet une moralité douteuse. Ils avaient « plustot apporté des désordres pour faire « continuer le mal afin d'y gagner leur vie, plutôt que « le bon moïen pour le faire cesser ».

Aussi, quand fin août 1634, arrive à AMIENS un certain HENRI DE LA COINTE, se disant « maistre chirurgien » et capable, disait-il, grâce à ses « parfums » de garantir la ville de la contagion, l'Echevinage, qui voyait la contagion persister et même augmenter, accepta-t-il d'enthousiasme ce providentiel concours.

Voici l'essentiel de la délibération du 31 août 1634 qui s'y rapporte :

« Sur la proposition faite par Monsieur le Premier sur « le mal contagieux qui augmente fort en ceste ville, estant « à craindre qu'il soit aussi grand en la saison d'automne « prochaine plus qu'elle n'a été les deux années dernières,

(1) Sur ces vœux à NOTRE-DAME DE FOY et NOTRE-DAME DE LIESSE voir page 70.

(2) Sur les airiements, voir page 99.

« et que déjà les maisons des rues des Lirots (1) et de
« Fontaine (2), sont quasi toutes infectées... » décide que
« l'on tienne la main exactement à l'observation des ordon-
« nances faites pour remédier aux dit mal »... « l'entre-
« tien et la continuation de ce mal contagieux provient
« de ce que ceux qui reviennent de la maison de santé
« rapportent le mauvais air dans la ville. Le sieur DE LA
« COINTE, chirurgien... offrait de s'employer à purifier les
« maisons... à quoi il aurait travaillé dans plusieurs villes
« et... qu'elles auraient été garanties de la contagion.....
« comme il fait voir par plusieurs certificats. Et, ce qui
« est grandement considérable est qu'il ne demande aucun
« argent, que lorsque le dit mal sera entièrement apaisé
« en ceste ville, sinon ce qui conviendra pour sa nourriture
« et pour acheter ses drogues »... Résolu « qu'il estoit
« besoin d'entendre le dit sieur LA COINTE, lequel ayant
« été mandé... et après que Messieurs ont conversé long-
« temps avec lui... il a été résolu que LA COINTE sera
« employé tant à panser les dits malades pestiférés qu'à
« faire les airiemens... il lui sera baillé quelques per-
« sonnes, les plus propres et fidèles qu'ils pourront trouver
« pour lui servir d'aides... Pour sa nourriture, il lui sera
« expédié mandat de cent cinquante livres outre celui de
« deux cents livres qui lui ont été baillées pour acheter
« les dites drogues ».

L'arrivée de cet « airieur », que l'Echevinage avait accepté sans l'avis du corps médical, allait être le point de départ d'une violente querelle entre les médecins d'AMIENS, l'Echevinage et le public. La population en effet en fut

(1) Rue des LIROTS : actuelle rue Frédéric-Petit, de la Rue de Beauvais à la Rue Saint-Jacques.

(2) Rue FONTAINE, cette rue existe encore.

faite juge ; ce fut une véritable « affaire LA COINTE » qui dura de longs mois et qui mérite par son ampleur un chapitre spécial.

§ III. — *Affaire Henri de La Cointe*

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver à la Bibliothèque d'AMIENS deux ouvrages qui nous permettent de reconstituer cette violente polémique.

Qui était cet HENRI DE LA COINTE ? Il s'était donné à l'Echevinage comme « chirurgien » et présentait « plusieurs certificats de villes qu'il aurait garanties de la contagion (notamment NICE) ».

Les médecins d'AMIENS en leur premier rapport l'appellent « maistre chirurgien ». ALEXANDRE DE PONTHEU, docteur en médecine et chef de l'opposition, ne le considère même pas comme un « airieur » ; en le nommant, il dit « HENRI DE LA COINTE, soi-disant airieur ».

En réalité, nous ne le croyons pas médecin. Il s'agissait vraisemblablement d'un empirique, comme il y en avait tant en ce siècle. Son oncle, MATHIEU LA COINTE, lui fournissait les drogues dont il avait besoin pour « parfumer », et les vendait vraisemblablement un bon prix. A la faveur d'un apparent désintéressement, HENRI DE LA COINTE parcourait les villes et offrait ses services aux cités désolées par la peste. Nous le retrouvons d'ailleurs dans d'autres villes (SOISSONS, DUNKERQUE, CALAIS, etc.). Par ailleurs, il devait jouir de puissantes recommandations.

Le parfum qu'employait DE LA COINTE comprenait : « soufre, antimoine, arsenic, vinaigre et eau forte ». Il projetait ce mélange sur du foin et il s'en dégageait une

fumée qui devait détruire l'infection pestilentielle. On imagine sans peine, l'odeur épouvantable que ce parfum pouvait répandre ; ce n'était rien moins qu'un gaz asphyxiant « avant la lettre ».

Les habitants, dès le premier essai, déclarent qu'ils en deviennent malades.

Il fallait donc à LA COINTE une consécration. Il crut la trouver dans un « Rapport des médecins d'AMIENS du 10 octobre 1634 dont voici la teneur :

« Nous soussignés, médecins demeurant en la ville
« d'AMIENS, certifions avoir considéré particulièrement les
« vertus et propriétés des drogues qui entrent aux parfums
« de LA COINTE, commis aux airiements des maisons
« pestiférées et trouvons ceux parfums convenables à
« l'effet des airiements pour purifier les dites maisons
« contagiées. Néanmoins, sommes d'avis, qu'il n'en use
« seulement la nuit et non le jour et que pendant que
« les dits parfums produiront leur effet, les voisins con-
« trarient avec tels parfums qu'ils seront conseillés d'user
« et même qu'au devant des dites maisons on fasse des
« feux avec quelques fagots qui seront allumés au milieu
« des rues pendant les dits airiements ».

Fait à AMIENS, le 10 octobre 1634.

Signé : SIMON DUFRESNE, LE MATRE, L. DUFRESNE,
LE CARON, DU MOULIN.

Admirons au passage la prudence de nos ancêtres. Ils avaient, semble-t-il, compris que cette formule de parfums pouvait être nocive pour les humains ; aussi indiquaient-ils, dans le même temps, un antidote, un contre-airiement.

SIMON DUFRESNE crut bon de faire suivre le rapport ci-dessus des raisons qui avaient dicté son acceptation.

« Je maintiens, dit-il, que l'arsenic est l'antidote spécial de l'infection pestilentielle ».

Mais d'où vient cette vertu de l'arsenic ?

« Le cœur sentant les vapeurs de l'arsenic, se resserre
« et fait son systole plus fort que son diastole et par ce
« moyen l'entrée de l'air pestilentiel ne peut être reçu
« dans le cœur ».

Aussi, conseille-t-il pour préserver de la peste « de
« porter sur la région du cœur un sachet ou tablette
« composé d'arsenic avec quelques correctifs ».

Il répond par avance à ses adversaires :

« Les adversaires disent que la qualité vénéneuse de
« l'arsenic demeure en l'air, laquelle est aspirée par les
« hommes ». Mais voici la réfutation :

« Les médicaments appliqués par dehors ont des effets
« contraires qu'ils n'ont étant pris dans le corps, témoin
« l'Aloé, qui estant pris dans le corps ouvre les veines
« et fait sortir le sang et au dehors sèche et guérit les
« plaies, témoin le vin que Pline et Galien dit échauffer
« en dedans et rafraichir au dehors ».

Cependant les plaintes des habitants affluaient à l'Echevinage.

Les « puantissimes fumées » du sieur DE LA COINTE, étaient, disait-on, responsables de la mort de plusieurs citoyens et le peuple, toujours prompt, avait même usé de
« voies de fait contre ce dernier », voulant l'empêcher de
« purifier les maisons contagiées » (6 novembre 1634).

Le Duc de CHAULNES, gouverneur de Picardie, assigne au Conseil, le 8 décembre 1634, M. CORREUR, échevin.

Nous ne connaissons pas le résultat de cette assignation ; mais il est permis de penser que LA COINTE en sort vainqueur, car, quelques jours après, le 14 décembre, il est résolu que « le sieur LA COINTE sera employé aux airiements ».

LA COINTE avait cependant de terribles ennemis : ALEXANDRE DE PONTHEU, docteur en médecine à AMIENS, qui n'avait pas été consulté, dans la rédaction du premier rapport ; DU MOULIN, docteur en médecine, signataire du rapport, mais qui déclara par la suite, qu'on l'avait détourné de son sens ; les « airieurs » dont l'honnêteté et la moralité étaient douteuses et qui, dans les années précédentes, avaient opéré sous la direction de DE PONTHEU ; le peuple enfin, qui rendait LA COINTE responsable de l'extension du fléau.

ALEXANDRE DE PONTHEU déclancha contre son confrère, SIMON DUFRESNE, protecteur de LA COINTE, une attaque d'une rare violence.

Il publia un libellé, intitulé :

« Réfutation de l'escrit composé par maître SIMON
« DUFRESNE, docteur en médecine à AMIENS, en appro-
« bation du parfum employé aux airiements des maisons
« contagées par HENRI LA COINTE, soi-disant airieur, à
« l'assistance de MATHIEU LA COINTE, son oncle », et
qu'il dédia au Duc de CHAULNES, gouverneur de
Picardie.

Dans cet écrit, DE PONTHEU s'élève avec force contre ces airiements « d'autant que je scay que plusieurs
« gens de néant et de même farine que notre airieur ont
« usé de drogues encore plus violentes et infectes ».

Il reproche à DUFRESNE d'avoir abusé de la signature

de L. LE MAIRE, qui n'a pas assisté à la consultation et a signé dix jours après ; de DU MOULIN, qui a déclaré que le rapport avait été détourné de son sens ; de L. DU FRESNE, qui était absent et n'a signé qu'en la foi de maître SIMON DU FRESNE, son oncle.

Puis, en venant à la composition du fameux parfum, il note que « cette composition malicieusement et contre « l'ordre de la médecine est couchée sans dose et propor- « tion pour servir en temps et lieu à leur pernicieux « dessein ».

ALEXANDRE DE PONTHEIU ne s'étonne donc pas « qu'on « accuse avec des plaintes sanglantes les airiements nou- « veaux de LA COINTE... et ce, fondé sur ce que le dit « airiement se fait par des fumées puantes, fétides et « insupportables à sentir... qui apportent à ceux qui les « aspirent des maux de teste, de gorge, des estourdisse- « ments, vomissements, suffocations et finalement la « mort ».

Les médecins s'assemblent en présence des magistrats. « Il faut savoir par la bouche de l'airieur les drogues « dont il se sert pour en donner avis plus certain et « assuré ».

Voici comment DE PONTHEIU raconte la déposition de LA COINTE en présence des magistrats et des médecins. Notons la violence du langage : « Il faut ici se souvenir « de la plus grande fourbe et supercherie qui soit arrivée « depuis plusieurs années, car ce maître airieur, enquis « sur ce sujet, son oncle MATHIEU LA COINTE étant pré- « sent, n'ose en dire la vérité, bourrelé qu'il estoit dans « son âme des malheurs dont on se plaignait ; malicieuse- « ment a déclaré que la mixtion du parfum était faite de

« foin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de raisine, de soufre,
« avec affirmation plusieurs fois réitérée n'y mêler autres
« drogues que les sus-dites et une dénégation effrontée
« n'user n'y d'arsenic, n'y d'antimoine comme il a été
« dit cy-devant ».

Cependant trois médecins certifient que le dit LA COINTE
disait la vérité et ont certifié que les dites drogues
« n'étaient nuisibles à l'homme ». DE PONTTHIEU examine
enfin la valeur de l'arsenic : « L'arsenic est un poison, le
« plus puissant, violent et actif, qu'il soit en la nature...
« capable d'entraîner la mort ce qui est trop connu par
« les empoisonneurs ; d'en douter c'est pécher contre le
« commun sens » ; et il cite à l'appui de cette assertion
sa thèse de doctorat, qu'il a soutenu devant la Faculté
de PARIS, le 21 janvier 1610 et qui portait pour titre :

An Pestilentium et Putridarum Febrrium Eadem Curatio.

Et il réfute très logiquement l'opinion de DU FRESNE
sur l'action de l'arsenic sur le cœur en ces termes : « Le
« diastole et systole doivent être égaux en une pleine
« santé, car arrivant un mouvement plus grand que l'autre
« démonstrerait une altération du cœur qui ne se doit
« trouver en un corps sain. Or, tant s'en faut que pour
« éviter l'air pestilentiel il soit expédient que le cœur ait
« un mouvement contre la nature, qu'au contraire, il est
« nécessaire qu'il ait les mouvements réglés ».

On pourrait penser que cette « passe d'armes » entre
SIMON DU FRESNE et ALEXANDRE DE PONTTHIEU en reste-
rait là. Détrompons-nous. SIMON DU FRESNE, durement
touché, répliqua et la querelle reprit de plus belle.

SIMON DU FRESNE distribua une « réponse faicte par
« le dit DU FRESNE au libellé en forme d'invective mis
« en public par maistre ALEXANDRE DE PONTHEU, méde-
« cin, contre le rapport et sommaire des raisons cy-
« dessus. »

Cette réponse mériterait d'être transcrite « in extenso ». Elle est écrite dans un style alerte. La forme en est souvent humoristique. DU FRESNE pense à juste titre que DE PONTHEU excite les airieurs contre LA COINTE. « Ces fameux
« airieurs pensent que LA COINTE estait venu leur couper
« la gorge et faire cesser leurs profits ordinaires et même
« auraient fait courir le bruit dans la populace et autres
« personnes de légère croyance qu'il estoit sorcier et qu'il
« se servoit de petits animaux qu'il portait en la pochette,
« par le moyen de quoy il faisait multiplier la peste au lieu
« de la faire cesser. »

En réalité, dit DU FRESNE, DE PONTHEU enrage de n'avoir pu faire « valoir son sentiment touchant ces airie-
« ments et ne l'ayant pu faire goûter de ses confrères, le
« voici aux champs, sonnant la trompette pour le publier
« dans la populace sous un spécieux prétexte du bien et
« du repos du peuple » et DU FRESNE d'entreprendre la
défense des airiements de LA COINTE : « Il n'est encore
« venu à ma cognoissance qu'il n'en soit survenu aucun
« malheur et je scay que les airiements qui ont été faits
« par LA COINTE ont très bien succédés ayant airié plus
« de cinq cents maisons dont on s'est bien trouvé. »

A propos du reproche fait par DE PONTHEU que les airiements de LA COINTE occasionnaient des maux de tête, vomissements, étourdissements et autres, que les faibles expiraient, que la femme enceinte avortait, du

FRESNE réplique que « les registres de l'Hôtel de Ville
« contenant les rapports qui ont été faits en ce temps de
« ceux qui sont morts et dont tous les corps ont été visités
« par les experts reconnaissent qu'ils sont tous morts de
« contagion et non de poison. » Bien au contraire « depuis
« que le dit LA COINTE a été employé au pansement des
« pestiférés, il s'est guéri plus grand nombre de contagiez
« qu'es années précédentes et y a eu plusieurs femmes
« enceintes qui sont accouchées heureusement au lieu de
« santé et ont été conservées avec leur fruit, saines et
« sauvées, sans avoir été atteintes du mal contagieux et
« quelques unes qui l'avaient auparavant en ont été gué-
« ries. »

En matière de conclusion, DU FRESNE déclare : « Pour
« ce qui est de la forme des airiements que messieurs les
« échevins trouveront bon d'arrêter, je ne m'y intéresse
« point ni ne me rends point partial pour celà comme luy,
« auquel il ne chaut, pourvu qu'il fasse interdire LA
« COINTE... m'estant contenté de demeurer dans les termes
« de la défensive contre une personne qui a voulu sans
« sujet décocher le venin de sa bouche contre moy. »

ALEXANDRE DE PONTHEU ne se tint pas pour battu ;
sa réplique ne se fit pas attendre et une fois de plus le
public fut informé de la :

« Réponse de maistre ALEXANDRE DE PONTHEU, doc-
« teur en médecine à AMIENS, à l'invective en forme de
« réplique, de maistre SIMON DU FRESNE, aussi docteur,
« sur la réfutation de son escrit en approbation du parfum
« employé aux airiements des maisons contagiées par
« HENRI LA COINTE airieur ».

Le ton s'élève : « J'ai pris résolution, dit DE PONTHEU, « de m'arrêter par le menu sur tous les mensonges, « calomnies et impostures qui s'y rencontrent. »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans toutes ses arguties et réfutations. DE PONTHEU, à l'inverse de son contradicteur, fait intervenir nombre de considérations hipocratiques et parle un langage qui aurait pu servir d'exemple à Molière. En voici un passage :

« Il n'est donc plus de saison que le dit DU FRESNE « se vante de son antidote trouvé en songe depuis quinze « jours... Il ne lui sera plus loisible de sonner la trompette « par l'envoi de ses libelles et publier que la peste a cédé « à la force de son prétendu antidote, puisqu'il ne se « trouve que parmi les chimères de son esprit tenant seulement place dans les espaces imaginaires de la concavité de ses conceptions. »

Notons toutefois qu'ALEXANDRE DE PONTHEU persiste à affirmer que les parfums de LA COINTE sont non seulement toxiques par eux-mêmes mais qu'ils sont même responsables de favoriser le développement de la peste : « Je répondrais toutefois hardiment que plusieurs sont « morts par les airiements tant par la malignité vénéneuse « de l'arsenic que par la peste qui a été suscitée à plusieurs, ayant les dispositions à la recevoir, par la puanteur et malignité des dites fumées en leur apportant « maux de teste, vomissements, étourdissements, défaillances et autres accidents qui conduisent à la peste. »

Sa conclusion sera la suivante : « Attendu que la dite « invective... ne contient que calomnies, injures et médisances avec une infinité de mensonges, ruses et super-

LE BON MALADE

Un malade à demi-nu, le haut de la tête enveloppé est couché sur le côté gauche, le bras appuyé sur le traversin. De la main droite, il tient une croix qu'il considère. Au fond du lit, un livre est ouvert : on y lit les premiers mots d'un livre du R. P. MICHEL-ANGE « *Septem pharetræ cordis agonizantis ad manus sacerdotis juvantis eum* »).

Devant le baldaquin du lit, deux petits anges nus soutiennent une cartouche ovale aux armes d'AMIENS. L'ange de droite tient de la main libre une couronne de roses et celui de gauche un rameau d'olivier. Une banderole couronne l'écu. Elle porte les mots « *Liliis tenaci vimine jungor* », devise de la ville d'AMIENS. Au dessous du groupe une autre banderole est déployée avec ces mots : « *Qui te coronat in miserationibus. Psal.* ». Un cercle orné, placé devant le lit, garnit le bas de la page, il contient le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur. Au bas de la gravure, on lit à gauche : « BLASSET, inv(enit) et à droite MOREAU fe(cit) et ex(cudit) »).



LE
BON MALADE

Figure de IESVS Christ,
Couché au Jardin des Oliviers
Près de son pied de la Croix
sur le Mont de Calvaire
de la
A. M. de la Ville
de la Ville
de la Ville

L. F. P. M. 1

« cheries très apparentes accompagnées même de plusieurs
« absurdités tant en la médecine qu'en la philosophie...
« le dit DU FRESNE sera prié quand il aura quelque chose
« d'une autre nature digne du public de lui faire part et
« audit DE PONTHEU. »

Et, bon prince, il formule ce vœu : « Au surplus, je
« prie le créateur de vouloir maintenir maistre SIMON DU
« FRESNE en santé et prospérité jusques à ses derniers
« jours avec repos et tranquillité d'esprit et fais la même
« prière pour tous ceux de la ville sans m'en excepter. »

Les événements que nous venons de rapporter se sont déroulés en deux années (1634 et 1636). Les médecins s'invectivaient, mais de LA COINTE n'avait pas perdu un pouce de terrain. Soutenu par l'échevinage, qui ne voulait pas s'engager en une semblable querelle, il poursuivait ses airiements. Nous en trouvons la preuve dans la délibération de l'échevinage du 3 mai 1636. « HENRI LA COINTE employé au lieu de santé et aux airiements des maisons ».

Cependant cette année 1636 « année de CORBIE » fut particulièrement néfaste. Amiens était sans cesse sur le pied de guerre. C'était, dans la ville, un passage continu de troupes. Les ennemis poussaient leurs incursions jusqu'aux portes de nos faubourgs. Aussi toutes les mesures d'hygiène se montraient-elles inefficaces. La contagion redoublait. La population était décimée et les ordres religieux forts nombreux en notre cité à cette époque payèrent à la peste un lourd tribut.

Le 14 août 1636, nous dit PAGÈS en ses manuscrits, les Pères Augustins furent attaqués de ce terrible fléau.

Le 3 septembre les Capucins éprouvèrent les rigueurs de cette maladie contagieuse. Les religieuses Carmélites ressentirent les attaques de la contagion dont mourut aussi le supérieur des Pères de l'Oratoire. Les Minimes et les religieuses de Sainte-Claire éprouvèrent la violence de ce mal le 22 septembre 1636. Le 9 octobre de cette année, les Pères Jésuites furent aussi attaqués de la peste.

Les Pères Capucins s'étaient en quelque sorte spécialisés dans les soins à donner aux pestiférés. Nous avons trouvé à la Bibliothèque d'AMIENS, un ouvrage de l'un d'eux, le Révérend Père MICHEL-ANGE, qui est intéressant à plus d'un titre.

Cet ouvrage de théologie qui est intitulé « le Bon Malade, à la suite de JÉSUS-CHRIST au Cénacle, au Jardin des Olives, au Prétoire et au Pied de la Croix sur le Mont du Calvaire, est dédié à messieurs Le Premier et Eschevins de la ville et cité d'AMIENS ».

Il est orné d'une gravure que nous reproduisons en hors-texte et qui est signé BLASSET. Ce n'est pas son moindre titre de gloire.

Mais il nous apporte en plus, dans son avant-propos, des renseignements précieux sur la peste de 1635-1636 et sur les parfums de notre fameux LA COINTE.

Le Révérend Père MICHEL-ANGE aurait rendu service en trois ans et demi à plus de vingt mille Amiénois pestiférés. Plus de cinq mille enfants périrent mais grâce à la prudence des Echevins et au bon ordre qu'ils établirent et maintinrent toujours, plus de trois mille furent sauvés.

Voici en quels termes il s'exprime : « Les Capucins
« secondaient les édiles. Ils enlevaient ces petits affamés
« d'entre les bras débiles et pendillants de leur mère
« pestiférée et puis en les mignardant à leur mode, en
« les ageaçant et serrant à leur poitrine ... ils les trans-
« portaient depuis un bout de ville jusques à l'autre et
« enfin au lieu de santé, de loge en loge, et de personne
« en personne, pour leur trouver, à force d'enquestes
« et de supplications, faites au nom de Dieu, quelque
« nourrice à mamelle ou du moins à biberon .»

La ville était déserte ainsi que nous l'avons dit. « On regardait partout, on cherchait partout et quasi personne ne répondait. La plus grande part des citoyens s'était retirée à la campagne, qui ça, qui là, autant pour éviter les infections d'un air pestiféré que pour ne pouvoir humer et souffrir plus longuement, emmy les rues et surtout dans l'intérieur du voisinage, les puantissimes fumées d'un petit airiement composé de feu, de paille et de foin ».

L'épidémie marque un temps d'arrêt au début de 1637.

Deux Echevins se transportent au collège des Jésuites pour informer le Père Recteur que « la maladie étant grandement diminuée, l'Echevinage avait résolu de faire ouverture du dit collège au jour de Chandeleur prochain ».

Les années 1639 et 1640 ont été aussi « calamiteuses ». Si nous en croyons notre maître d'école, le Sieur BERNARD, la peste fit encore de terribles ravages. On exposait les morts au coin des rues où les voitures les prenaient pour les transporter à leur sépulture à La Madeleine. « On admira l'amour d'un jeune homme qui

portait lui-même sur son épaule le corps de son père pour lui rendre le dernier honneur de la sépulture ».

De 1640 à 1665, la peste semble avoir disparu à titre d'épidémie ; il persiste cependant un « séminaire de peste » pour parler le langage de l'époque, car de temps à autre on verra apparaître quelques cas isolés nécessitant des « mesures contre la contagion ».

Mais ce siècle n'allait pas se terminer sans voir apparaître une nouvelle épidémie dont la violence ne le céda en rien à celle de 1636.

(B) — DEUXIÈME MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE (1650-1670)

§ I. — *Histoire Locale*

A la suite d'HENRI IV, de SULLY et RICHELIEU, LOUIS XIV tendit à donner à la FRANCE ses frontières naturelles. La publication de la paix des Pyrénées et les réjouissances qui accompagnèrent celle du mariage du Roi avec Marie-Thérèse avaient fait oublier au peuple d'AMIENS les maux qu'il avait supportés.

Le traité des Pyrénées (7 novembre 1659) apportait à la Picardie une sécurité inconnue depuis longtemps, en reculant la frontière par l'annexion de l'Artois à la France. Mais la peste ne connaît pas de frontières ; et les nouvelles opérations militaires qui vont se dérouler en FLANDRE avec leurs mouvements d'armées vont ramener encore une fois le fléau en notre ville.

§ II. — *Histoire de la Contagion*

Les Archives municipales vont encore nous offrir le moyen de reconstituer la marche de l'invasion. Les deux registres manuscrits qui ont servi à notre travail sont fort curieux ; ils portent les titres suivants :

« Livre contenant les résolutions, publications, et
« ordonnances pour éviter le mal contagieux. »

« Registre aux délibérations et résolutions du Conseil
« de Santé establi en la ville d'AMIENS. »

Dès le 3 novembre 1665, l'Echevinage assemblé donne :
« Avis que la contagion est à CALAIS » et prescrit des mesures d'hygiène particulièrement rigoureuses.

« Défense de faire négoce à CALAIS, n'y faire venir aucune marchandise de la ville de CALAIS et environs, à peine de confiscation qui seront consommées par le feu et 60 Livres d'amende et punitions corporelles.

« Ordonnons aux chefs de poste d'empêcher l'entrée des personnes et marchandises venant des dits lieux.

« Comme aussi pour obvier au mauvais air enjoignons
« à tous bourgeois et habitants de ceste ville de tenir la
« devanture de leur maison nette sans pouvoir mettre la
« boue et immondices par monceaux.

« Enjoignons pareillement à tous habitants de faire oster les travaux provenant des démolitions des bâtiments qui sont au devant des maisons. »

Le 6 décembre, la peste continue à sévir à CALAIS.

L'Echevinage fait « défense expresse de recevoir aucune laine venant des villes d'AIRE, SAINT-OMER et de toutes les autres de FLANDRE ... s'il en arrivait ... ordonne

qu'elles seront brûlées et tous ceux qui en recevront ou apporteront condamnés chacun à 500 livres d'amende ».

Le Parlement s'inquiète de l'extension du fléau et dans un arrêt du mois de décembre 1665, prescrit la constitution d'un Conseil de Santé.

Il est immédiatement institué et se composait de 15 membres choisis parmi les Echevins et les notables (24 décembre 1665) ; au nombre de ceux-ci, nous relevons les noms suivants :

ANTOINE CORNET ; GUY FOURNIER ; CLAUDE PETIT, Sieur d'AMY ; NICOLAS DE SACHY, Sieur DE MAUREPAS ; ANTOINE DELATTRE ; M^e ANTOINE CASTELET ; LAURENT LE CARON ; GABRIEL DE MONS, Escuyer, Sieur d'AVENERMONT ; FRANCOIS CORNET, Sieur DE COUPEL, Avocat.

On décide immédiatement de : « Faire défense à tous marchands et autres personnes de quelque qualité qu'elles soient de faire venir dans cette ville aucunes marchandises d'ANGLETERRE, ECOSSE et IRLANDE, de continuer leurs négoce n'y faire venir aucune marchandise de CALAIS ... des villes de ST-OMER, AIRE et autres villes de FLANDRE, bourgs et autres lieux. Les chefs et autres commandants répondront des désordres en leurs propres et privés noms ».

Voici maintenant quelques mesures sévères relatives aux personnes :

« Les voituriers de FLANDRE seront enjoins de retourner chez eux ». « Défense de laisser entrer dans la ville tous étrangers sans certificat suffisant pour assurer qu'ils seraient partis de lieux sains ».

« Défense aux habitants de les recevoir dans leurs maisons à peine de tous dépens, dommages et intérêts

et de cent livres d'amende et de punitions exemplaires. Pour examiner les dits certificats, il sera commis à chacune des portes et aux entrées du DON, de la BARRETTE et du QUAY de cette ville un bourgeois, qui sera choisi à cet effet, lequel sera exempt de la garde de nuit et où le dit bourgeois trouverait lieu de doute sur les certificats qui lui seront représentés, il en donnera avis au Sieur Echevin ... qui l'examinera plus amplement ».

Malgré ces défenses et la menace de punitions exemplaires, des marchandises entrent frauduleusement. On recourt à une nouvelle méthode. On lit en effet aux délibérations du 8 janvier 1666 : « Arresté qu'il sera procédé par censures ecclésiastiques pour avoir connaissance des ballots de marchandises entrés nuitamment par les remparts ». Les ballots de laine sont « transportés dans la maison de santé pour y être enfermés dans une des loges durant le temps fixé par la sentence et « éventées ».

Dans l'ignorance où l'on était du mode de contagion, le Conseil prend une série de mesures arbitraires qui nous étonnent aujourd'hui par leur bizarrerie. Le 8 janvier, le Conseil décide « qu'on fera sortir de la ville et faubourgs les 18 Savoiards à la réserve de quelques-uns qu'on jugera nécessaires pour nettoier les cheminées ». Les 26 janvier, une plainte est portée à la mairie contre une savonnerie établie rue du HOCQUET. Cette usine, dit-on, cause une puanteur infecte et peut occasionner de grandes maladies. Les médecins se réunissent sous la présidence de DU CROcq, doyen du collège des médecins d'AMIENS. Voici l'essentiel de leur rapport : « Les drogues dont on se sert pour la composition du savon, savoir la potasse, le chendret et la

chaux avec l'huile de grain ne sont à la vérité point nuisibles d'elles-mêmes étant d'une qualité chaude et sèche mais comme la fumée en est fort puante ceux qui n'y sont pas accoutumés en contractent quelques maladies ».

Du CROCQ ne peut pas prendre parti, mais le Sieur DELATTRE, du Conseil de santé « a esté d'avis qu'il fallait absolument obliger les personnes qui font savon à demeurer hors la ville, étant suffisant que le voisinage en est extrêmement incommode et peut contracter de grandes maladies ». Son avis l'emporte et l'usine est fermée.

Ces mesures draconiennes semblent arrêter la peste aux abords d'AMIENS. Le 28 juin, on signale la peste à BELLOY-ST-LÉONARD. Immédiatement le Conseil de Santé « fait défense de communiquer avec les habitants du dit lieu et donne l'ordre de pourvoir à ce que, s'il y a des personnes malades, ils fassent faire des huttes hors du village pour les y retirer et séquestrer d'avec les autres ».

La peste arrive à ST-GRATIEN. Au mois de juillet, de nouveaux cas apparaissent à DURY et deux femmes meurent de façon foudroyante. Le Conseil de Santé assemble rapidement médecins et maîtres-chirurgiens et leur demande un rapport sur l'affection et sur les mesures à prendre pour en arrêter le développement. Nous avons ce rapport et nous allons y trouver fidèlement décrits et signes cardinaux de la peste bubonique.

Rapport des médecins et chirurgiens sur deux cas de peste à DURY (juillet 1666) : « Cette maladie est maligne et fort suspecte de peste par les fâcheux symptômes qui l'on accompagnée dans sa naissance, progrès et sa fin puisqu'elle a commencé en toutes les deux par une petite pustulle à la partie supérieure du sternum avec une dou-

leur, très grande fièvre, soif, vomissement, défaillance et froideur des extrémités qui ont continué le lendemain avec lividité et escarres, commençant au lieu où la pustulle a paru et comme il se voit ordinairement aux charbons ou entrax pestilentiels jusques à la mort qui est survenue à une des dites femmes au trois et à l'autre au quatrième jour de leurs maladies ; pourquoy, nous estimons qu'il serait à propos pour empêcher la communication du dit mal de purifier, parfumer et arier le plustot que faire se fera, les maisons dans lesquelles sont décédées les deux femmes, ensemble les bestiaux qui se trouveront es dites maisons pendant lequel ariement et parfums toutes les personnes qui se sont trouvées nécessitées d'assister les dites défunctes de plus près pendant leur maladie qu'après la mort, seront obligées de se retirer chacune dans des huttes pour y être purifiées et en chacune y demeurer pendant le temps et espace de dix-sept jours leur faisant inhibition et déffenses de se communiquer entre eux n'y avec autres, elles entrées de mettre, pour la garde de leurs maisons et bestiaux, telles personnes qu'elles voudront non suspectées ». Fait à AMIENS, par nous soussignés le 12 juillet 1666.

Signé : DELATTRE, HOULON, LETELLIER, LECOINTE, LEVASSEUR, G. VARLET, et LA COINTE.

La vigilance de l'Echevinage, doublée du Conseil de Santé, réussit à écarter la contagion pendant près de deux ans, mais l'année 1668 fut la plus meurtrière. Trois fléaux surgissent à la fois : la disette, la misère et la peste. Plus de 8.000 ouvriers vont se trouver sans travail et sans pain.

On apprend, au début d'avril 1668, que la peste est à SOISSONS ; le Parlement, dans un arrêt du 18 avril 1668 ordonne de constituer à nouveau un Conseil de Santé « en

raison de la maladie contagieuse qui est à SOISSONS ». Le 25 avril, le Conseil se réunit et interdit l'entrée à AMIENS « de personnes ou marchandises venues de cette ville ». Le 27 avril, on annonce que LILLE est contagionnée. Le 8 mai, c'est ROYE et MOREUIL qui se trouvent frappées : « Défense de ne rien laisser entrer venant de LILLE, ROYE « et MOREUIL ». On notifie les dites défenses aux villages voisins.

Et le 10 mai, les premiers cas sont signalés dans notre ville, rue des POULIES où deux enfants meurent. Si l'on en croit les commentateurs de l'époque « le mal prit son commencement au moyen de quelques vieux matelas que l'on retira de la rivière qui passe à côté de cette rue ».

Nous n'insisterons pas sur cette étiologie bizarre. Si la notion de contagion existait bien, il manquait celle de l'agent vecteur. Bornons-nous à signaler ici, car nous aurons à en parler plus loin, que les auteurs du XIX^e siècle attribuent déjà avec raison la cause de la peste au passage des troupes françaises infectées de ce fléau au retour de la campagne de Flandre.

Quelques jours plus tard, on signale un nouveau cas, rue des RINCHEVAUX, puis un troisième rue des COCHES. La contagion gagne la rue des ARCHERS, la rue des MARISONS et enfin tout le quartier SAINT-LEU.

Le Conseil de Santé prescrit les mesures suivantes :

La rue des POULIES sera « fermée, les soldats y logés, retirés ; les chiens et chats tués ; des barrières seront placées à chacune des extrémités de la rue avec un poste de milice bourgeoise chargé d'en interdire l'accès ; les maisons pestiférées seront marquées d'une croix blanche ».

Ces mesures seront généralisées à toutes les rues atteintes de la contagion.

Les habitants seront expulsés à la Madeleine, au lieu de santé, où vingt huttes en bois avaient été construites pour recevoir les infectés et les arier, c'est-à-dire les mettre en quarantaine. On trouve aux délibérations du Conseil : « Achat de bois pour faire des huttes ».

Le nombre des pestiférés augmentait sans cesse au lieu de santé. Il fallait pourvoir à leurs soins. CHARLES DE BÉTHUNE, maître-chirurgien, est désigné. On lui enjoint de se retirer dans une loge à la Madeleine, afin de pouvoir médicamenter les malades qui y sont enfermés.

Les médecins, chirurgiens et apothicaires de l'époque n'avaient pas, en effet, le libre exercice de leur profession. C'est ainsi que l'on peut voir avec stupeur, M. DE PONTHEU, apothicaire, BOULANGER, médecin et VASSEUR, chirurgien, victimes de l'interdiction qui leur est faite de « sortir dans la ville ». Leurs maisons sont fermées parce qu'ils ont communiqué avec des personnes atteintes de la contagion. Malgré ces défenses, DE PONTHEU et VASSEUR se dévouent auprès des malades. Ils sont condamnés, l'un à vingt livres, l'autre à quinze livres d'amende.

La misère s'accroît à AMIENS d'autant qu'un arrêt du Parlement de PARIS, du début de mai 1668, porte interdiction de commerce avec la ville d'AMIENS.

Devant l'extension du fléau, l'Echevinage écrit à COLBERT, sollicitant de lui l'envoi de quelque médecin spécialiste capable de vaincre le mal. COLBERT, en bon politique, écrit le 15 mai à M. DE HARLAY, procureur général au Parlement de PARIS, lui demandant d'abord

d'empêcher l'exécution de l'arrêt, de crainte d'exciter
« quelque tumulte » parmi les ouvriers, puis lui demande
de rechercher un homme de l'art susceptible de venir à
AMIENS.

Voici sa lettre autographe :

A M. DE HARLAY,

Procureur Général au Parlement de Paris.

SAINT-GERMAIN, 15 mai 1668,

« Par les nouvelles que j'ay reçues d'AMIENS, il
paroist que, Dieu mercy, l'avis de la maladie contagieuse
qui y est arrivée n'aura point de suite ; estant même
incertain si cette maladie est la peste ou une maladie
d'armée seulement. Cependant les magistrats et tout le
peuple y sont fort alarmés d'un arrest du Parlement qui
a esté rendu portant interdiction de tout commerce de
cette ville-là avec Paris et le reste du royaume, parce que
s'il avait lieu, une infinité d'ouvriers, dont elle est remplie
et qui ne vivent qu'au jour la journée, serait bientôt réduite
à la mendicité et ne manquerait pas d'exciter quelque
tumulte... C'est ce qui me fait vous supplier d'examiner
cette affaire et d'empescher l'exécution de cet arrest,
attendu que je ne crois pas qu'il y ait aucune nécessité.
Cependant, comme ils se plaignent qu'ils n'ont personne
pour airier et parfumer les maisons infectées ou suspectes
d'infection, je vous supplie encore de faire voir parmi les
chirurgiens et apothicaires de Paris s'il ne s'en trouverait
aucun capable de prendre ce soin et qui voulust aller sur
les lieux, auquel cas, je feray aussitôt pourvoir à ce qui

lui aura esté promis pour son voyage. Le Sieur DE LA COINTE, qui est à SOISSONS, m'a fait dire que les drogues qu'il avait emportées avec luy, seraient bientôt consommées et qu'il importait de lui en envoyer d'autres ; vous agrérez aussi de vous en charger, au remboursement de quoy, il sera de même pourvu ».

COLBERT.

M. DE HARLAY obéit à COLBERT et surseoit à la publication de l'arrêt. Voici la seconde lettre de COLBERT au même :

SAINT-GERMAIN, le 27 mai 1668.

« J'estime que vous avez fait fort prudemment de ne point faire publier l'arrêt du Parlement portant interdiction de commerce avec la ville d'AMIENS parce que, comme il y a 7 ou 8.000 ouvriers qui y gagnent leur vie en travaillant à diverses manufactures, il serait à craindre que les moyens leur en estant ôtés, il n'excitassent quelque tumulte. Il est vray que les avis que vous avez reçus depuis peu de votre substitut sont fort pressans, mais je croy aussi que cette première considération est assez forte pour vous convier d'attendre encore d'autres avis pour sçavoir si la peste y fait progrès ou si elle diminue pour ensuite faire faire la publication de cet arrêt ou le révoquer quand le danger sera passé. Le plus grand besoin qu'ils ayent à présent dans cette ville est de quelque homme intelligent pour faire les airiements et ordonner les parfums nécessaires pour chasser le mauvais air, ainsy je ne fais

D. O. M.

Ne luge viator sed mirare
Oblatam
Duplicis ab uno homine sacrificii
Victimam
Religionis et charitatis
Primam divino cultui inter capucinos adscriptus
Alteram proximorum salutis ministerio mancipatu
R.P.F. Bonaventura Blassetius Ambianus
Hic
Grassante peste plurimos videns mori
Mortis Aggressor intrepidus
Infirmorum spirituali subsidio vacans divini
Amoris maryrium subiit die 4 aug. an° dni 1668.
Hic jacet prope altare
Quia se deo hostiam consecravat
Positus est ad cornu evangelii
Cujus non surdus auditor cum viveret didicit
Charitatem quâ nulla major.
Dic viator cum legeris
Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus
Precare tibi similem et abi.

Epitaphe du capucin BLASSET — Mort à AMIENS, lors de la peste de 1668, recueillie en 1824, dans l'ancienne chapelle de la MALADRERIE d'AMIENS, aujourd'hui au Musée de Picardie.

TRADUCTION

Voyageur, ne pleure pas, mais admire dans un seul homme la victime du double sacrifice de la religion et de la charité. Ayant voué l'une au culte divin, en entrant dans l'ordre des Capucins, et l'autre au ministère du Salut de son prochain, le R.P.F. BONAVENTURE BLASSET d'AMIENS, voyant les ravages de la peste qui frappait le peuple, affronta intrépidement la mort et périt martyr de l'amour divin en portant les secours spirituels aux malades le 4° Jour d'août, l'An du Seigneur 1668. Il repose ici, près de l'autel, parce qu'il se donna en hostie au Seigneur, et du côté de l'Evangile, qui, durant sa vie, ne lui enseigna pas en vain la charité, la plus grande de toutes les vertus. Passant, répète en lisant ceci, Précieuse est devant Dieu la mort de ses saints. Demande une mort semblable et retire-toi.

D O M
Ne luge viator sed micare
oblatam

Duplicis ab uno homine sacrificij
victimam
Religionis et charitatis

Primam diuino cultui inter capucinos adscriptam
alteram proximorum salutis ministerio mancipatam
R. D. F. Bonauentura Blaserius Ambianus

Hic

Gravante peste plurimos videns mori
Mertis aggressor intrepidus

Infirmorum spiritibus subsidia faciens diuini
moris martyrium subiit die 4 aug an. 1630

Hic Jacet prope altare

quoniam se deo hostiam consecravit

Positus est ad cornu euangelij

Quis non iustus auditor eius intellexit
e charitatem, qua nulla maior

Ode viator cum leges

Prælia in conspectu omniū sanctorum eius
precore abj. Ir. I. et abj. c.

pas de doute que vous n'ayez agréable de faire toutes sortes de diligence pour en trouver quelqu'un et l'y envoyer »).

COLBERT.

La peste continue à faire rage. M. BARILLON, conseiller du roi, vient à AMIENS présider le Conseil de Santé. Il rend l'ordonnance suivante : « Les habits de ceux qui sont à la Madeleine et qui doivent rentrer dans la ville après avoir été 40 jours dehors... seront bouillis avec lessive convenable. Les meubles restant dans les maisons seront encore bouillis et les haillons brûlés et autres meschans meubles qui ne peuvent souffrir la lessive seront transportés à la campagne et bouillis au lieu de la Madeleine par les soins du nommé SAINT-JEAN. Les maisons infectées seront blanchies avec de la chaux. Les maisons infectées ou suspectées seront cadenassées et marquées d'une croix blanche »).

Toutes ces mesures s'avèrent inefficaces. La contagion s'étend et va atteindre son maximum. L'arrêt du Parlement reçoit son application le 6 juillet : les produits de la Manufacture amiénoise sont mis en interdit. Le chômage et la misère s'installent dans notre malheureuse cité et des milliers d'ouvriers sont réduits à la mendicité.

Le 24 juillet, c'est la rue JEANNE NATIÈRE qui est atteinte ; la rue est barrée et les habitants conduits au lieu de santé.

Le 31 juillet, le Conseil de Santé défend aux « habitants d'entrer dans la maison de ville sans permission et

leur enjoint de rentrer chez eux chaque jour à 10 heures du soir sous peine de 20 livres d'amende ».

Les dévouements se multiplient. Le corps médical, aidé des Pères Capucins, se prodigue auprès des pestiférés, tant en ville, qu'au lieu de santé. L'un des Capucins, le Père BONAVENTURE BLASSET, frère du célèbre sculpteur amiénois, meurt le 4 août, au lieu de santé, où il s'était enfermé avec ses malades. Le 11 août, l'Echevinage décide « qu'il sera dit en la paroisse de SAINT-FIRMIN EN CASTILLON, un service solennel pour le repos de l'âme du Père BONAVENTURE BLASSET, Capucin, mort de peste au lieu de santé, où il s'est volontairement exposé ; auquel le corps de ville et Messieurs de Santé assisteront... et tous les officiers du corps de ville ».

Nous reproduisons en hors-texte l'inscription gravée sur sa pierre tombale, actuellement au musée de PICARDIE.

Et cependant le fléau s'étend encore.

L'aspect de la ville est lamentable et BERNARD nous en trace un tableau saisissant :

« On ne songeait qu'à enterrer les morts et à s'y
« préparer soi-même. On n'entendait que lamentations
« accompagnées de larmes. Les prêtres et religieux con-
« fessaient les malades aux portes et aux fenêtres et à
« l'entrée des maisons. On leur donnait les sacrements de
« loin, les médecins et chirurgiens faisaient leurs efforts
« en employant toute leur science pour le soulagement
« public, mais inutilement. On traînait les morts hors des
« maisons, d'autres les jetaient par les croisées et on les
« exposait par monceaux au coin des rues d'où les

« voitures les prenaient et les conduisaient en terre à La
« Madeleine et à Saint-Roch.

« On ne voyait presque personne dans les rues où
« l'herbe croissait comme dans un pré. Il n'était pas
« permis aux malades d'aller dans les églises de peur de
« se communiquer le mal ».

COLBERT, sans cesse en éveil, et que l'Echevinage tenait
au courant de la contagion, écrit de nouveau à M. DE
HARLAY, à la date du 6 août :

SAINT-GERMAIN, 6 août 1668.

« La peste estant entièrement cessée à SOISSONS,
« suivant tous les avis qui nous en viennent de toutes
« parts et augmentant malheureusement à AMIENS, ainsi
« que vous aurez pu l'apprendre, j'estime qu'il n'y a
« aucun temps à perdre pour redonner à SOISSONS la
« liberté du commerce et de la communication... Cepen-
« dant, comme on a une grande confiance dans AMIENS,
« au Sieur DE LA COINTE et qu'on l'y demande avec ins-
« tance, je luy écris qu'il faut qu'il fasse estat de s'y en
« aller incessamment ».

COLBERT.

LA COINTE arrive à AMIENS. Les rancunes des médecins
se sont apaisées et CHARLES DU CROcq, doyen du collège
des médecins, s'en rapporte à lui. LA COINTE se borne à
surveiller les airiements et à donner son avis sur la qualité
des parfums employés pour les événements. Il n'apparaît pas
que son intervention ait enrayé la marche du fléau, car

la peste gagne les quartiers non arrosés par les canaux de Saint-Leu, frappant la classe aisée de la ville.

L'Evêque FRANÇOIS FAURE et le chapitre s'émeuvent. A la fin d'octobre, une assemblée est convoquée par le prélat. Elle comprenait les ecclésiastiques, les subdélégués de l'Intendance, les Premier et Echevins.

On prit la résolution de mettre sa confiance dans le Seigneur et pour apaiser la colère divine, un vœu solennel serait formulé : une chapelle en marbre serait érigée en l'honneur de SAINT-JEAN-BAPTISTE (1) et une procession générale expiatoire serait ordonnée.

Le 1^{er} novembre 1668, jour de la Toussaint, le vœu est présenté à Dieu au cours de la messe célébrée pontifiquement.

Pour l'accomplissement du vœu :

Monseigneur l'Evêque donnait 3.000 livres.

Le Doyen et chapitre : 3.000 livres.

Plusieurs particuliers : 3.000 livres.

Le 4 novembre, eut lieu la procession générale où l'on porta toutes les reliques.

Les prières adressées au ciel furent favorablement écoutées, car le 18 novembre, BERNARD nous apprend que :
« il y a peu de nouvelles maisons frappées dans la ville
« et que le nombre des malades et leur mal a notablement diminué dans notre hôpital ».

(1) Voir page 74, Chapelle SAINT-JEAN DU VŒU.

§ III. - *Les Conseils du Corps médical*

Le corps médical s'était dépensé sans compter. CHARLES DU CROCQ, doyen du collège d'AMIENS, JACQUES D'HALLOY, RENÉ ROUVEREL, FRANÇOIS BOULANGER, ADRIEN DU CROCQ, FRANÇOIS DE DOURLENS se dévouèrent gratuitement « sans désertier comme on fait aucuns médecins de la ville ». Leur nombre était cependant insuffisant, car on dut faire appel à des médecins des villes voisines (1).

C'est ainsi que DAVID JOUYSSÉ, médecin à ROUEN, et qui avait lutté avec succès contre la peste en cette ville, vint à AMIENS prodiguer ses conseils et ses soins.

Il fit éditer à l'usage du public amiénois un petit opuscule qui portait ce titre :

« Bref discours de la préservation et cure de la peste
« dont la pratique est facile et fidèle par DAVID JOUYSSÉ,
« Docteur en médecine, et cy-devant employé à la cure
« des maladies de contagion en la ville de ROUEN. »

Cet ouvrage reçut le 18 juillet 1668, l'approbation des docteurs en médecine et doyen du collège d'AMIENS. Voici brièvement exposé son contenu :

L'idée dominante des médecins du XVII^e siècle, que l'on retrouve d'ailleurs dans tous les traités de la peste

(1) Au cours de l'épidémie de choléra qui désola Amiens en 1866, on sollicita également le concours du corps médical des villes voisines. C'est ainsi que quatorze internes des hôpitaux de Paris vinrent seconder leurs collègues d'Amiens. Voici leurs noms : Challier O'Donnel, Pénières Lucien, Peulevé Victor, Choyau Prosper, Tardieu Amédée, Habron Jules, Liouville Henri, Nicaise Edouard, Duprat Clément, Lecourtois Edmond, Bourneville Magloire, Raymond Théophile, Culot Charles, Delzemme.

Plusieurs d'entre eux se fixèrent, après le fléau, dans la ville où ils s'étaient héroïquement conduits.

de l'époque, était que la peste était un fléau envoyé de Dieu.

DAVID JOUYSSÉ ne manque pas dans son avant-propos de le rappeler :

« Quand ce mal commence de nous avoisiner, il faut
« croire que c'est un signe de l'ire de Dieu provoquée
« par nos prévarications. Nous devons donc recourir
« aux prières générales et particulières et commencer
« par les purifications de nos âmes ... et même c'est une
« faute indigne de commencer par ce qui est de moindre
« importance. »

L'origine divine de ce mal lui inspire une période pleine de métaphores dont il est difficile de dégager l'idée directrice mais qui devait passer à l'époque pour une manière de chef-d'œuvre :

« La résolution chrétienne qui rapporte tous acci-
« dens humains à la volonté et disposition divine est le
« fondement de notre assurance. Il faut s'asseoir sur ce
« cube sacré et sur cette base fonder nos désirs et les
« faire aspirer au ciel pour ériger des pyramides agréables
« à Dieu ; ce sont les signes spirales qui doivent partir
« de cette circonférence terrestre pour s'unir à ce point
« abstrait de toute matière et vray principe des choses
« créés » !

Il prodigue quelques conseils d'hygiène :

« Les nourritures doivent être choisies le plus qu'on
« pourra.

« Les excès de la bouche sont nuisibles. »

« Il est à propos de tenir son ventre en obéissance.

« Pour les embrassements, leur fréquence est à éviter. »

Quant à la cure du mal, il préconise les mesures suivantes :

« Il faut faire la saignée assez libérale. »

« Tenir le malade clos et couvert. »

« Si le ventre n'obéit pas, il faut administrer un clystère. »

La valeur médicale de cet ouvrage serait mince, si nous n'y trouvions fidèlement décrits les signes prémonitoires de la peste.

« On a une douleur de teste assez supportable avec pesanteur, débilité de cœur et altération plus que d'ordinaire. Le pouls petit et faible et peu réglé et qui, se relevant quelquefois, devient fréquent et puis s'abaisse et languit. Les yeux comme estints et quelquefois rouges, la douleur de gorge et du col, la fréquente salivation. »

Ce petit opusculé fut publié dans le courant du mois de juillet 1668. Ce n'était que l'abrégé d'un « Traité de peste » que DAVID JOUYSE avait publié à ROUEN, en manière de réfutation à un « traité de la peste » de « DE LAMPERRIÈRE, Médecin à Rouen.

CHARLES DU CROCQ, doyen du collège des médecins d'AMIENS, dont le crédit était grand auprès de ses concitoyens, avait été devancé.

Dès le 18 septembre, il fit éditer un

« ADVIS FAMILIER ET SALUTAIRE AU PEUPLE D'AMIENS,
« que chacun doit garder pour se garantir et préserver
« de la peste qui court à présent. » (1)

(1) Nous reproduisons en hors-texte le titre de son ouvrage.

Dans sa préface, DU CROCO, véritable précurseur, nous indique l'étiologie de la maladie ; il s'exprime ainsi :

« La peste (a) esté apportée en cette ville par le passage
« de l'armée du roy à son retour de FLANDRE. »

Cependant à l'image de son confrère, DAVID JOUYSE, il donne, comme cause première, la colère divine et écrit :
« c'est un fléau envoyé de Dieu pour punir les péchés
« de son peuple ».

Aussi, conseille-t-il tout premièrement « d'avoir recours
« à Dieu mestant sa conscience en bon état par une vraie
« et sincère pénitence et contrition de ses péchés et puis
« de fuir bientôt et bien loin l'air infecté et de n'y
« retourner que bien tard. »

La description qu'il donne de la peste est remarquable : elle ne laisse pas de doute, quand à sa véritable nature.

« Ceux qui sont frappés du mal pestilent sentent
« pour l'ordinaire un grand mal de teste avec pesanteur
« et assoupissement et quoique la fièvre paroisse douce
« du commencement, elle est toutefois accompagnée de
« rêverie et de bégayement. On se sent tout abattu, on
« a aussi un grand dégoût avec maux de cœur vomis-
« sements. Le poulx est fort inégal, tantôt comme naturel,
« tantôt languide, fréquent et intermittent. Les urines
« aussi de mesme, quelquefois comme naturelles (et c'est
« ce qui trompe le plus souvent les médecins) et après
« confuses d'un rouge obscur et puantes. Mais pour
« marque certaine c'est quand le bubon paroist aux émonc-
« toires ou le charbon et les exanthèmes ou taches pour-
« préées et violettes en diverses parties du corps. »

Le principal remède que notre doyen préconisait était

ADVIS

FAMILIER ET SALVTAIRE

AV PEUPLE

D'AMIENS.

Que chacun doit garder pour
se preserver & garantir de la
Peste qui court a present,

Par M. CHARLES DV CROCQ;
Docteur en Medecine, & Doyen du
College des Medecins d'Amiens.



A AMIENS,

Chez JEAN MUSNIER, Maître Imprimeur, pres du beau Puy, devant la rue S. Remy.

M. D. C. LXVIII,

AVEC PERMISSION DV ROY.

L'œuvre de CHARLES DU CROCQ est nettement supérieure à celle de son collègue JOUYSSÉ. Le style en est plus alerte et ses observations médicales sont empreintes de beaucoup de sagacité.

Ces conseils médicaux répandus dans le public amiénois, les mesures édictées par le Conseil de Santé, jointes aux prières publiques que nous avons rapportées, amènent une régression de la peste et l'année 1669 va se montrer moins cruelle.

Cependant, COLBERT, toujours en relations avec l'Echevinage, ne manque pas de s'intéresser à la ville.

Le 26 janvier 1669 il écrit à Monsieur DE HARLAY :

PARIS, le 26 janvier 1669.

« J'ay appris par les lettre de Monsieur BARILLON, (alors Intendant à AMIENS) la mesme chose que vous avez pris la peine de m'écrire concernant la nécessité qu'il y a d'establir près de la ville d'AMIENS un lieu propre pour l'évent des marchandises, faute de quoy il serait impossible de faire subsister plus longtemps le pauvre peuple. Ainsi, il est très important que vous fassiez, s'il vous plait, ce qui dépend de la fonction de vostre charge pour le faire au plustôt ordonner : c'est dont je vous supplie.

COLBERT.

Quelques jours plus tard, le 6 février 1669, un arrêt du Conseil du Roy intervient :

Cet arrêt rétablit le commerce des autres villes avec celle d'AMIENS, à condition que les marchandises qui en sortent pour être transportées ailleurs, soient mises et passent par un « évent » dressé entre AMIENS, le village de PONT-DE-METZ et celui de DURY en présence d'un Commissaire du CHATELET de Paris nommé par le roy.

Cet arrêt fut confirmé par un autre du 19 février.

La peste n'avait pas totalement disparu. On en trouve la preuve dans les placards imprimés, conservés à la Bibliothèque Nationale.

Ces placards, imprimés d'un seul côté de la page et destinés vraisemblablement à être affichés par les soins de la Municipalité vont nous apporter d'intéressants renseignements.

Nous y apprenons que pour rassurer les esprits contre les bruits faux et mensongers répandus pour un intérêt de commerce « que la peste augmentait à AMIENS », les Echevins y donnent au public et au procureur général un récit fidèle et véritable du bon état où se trouve la ville le 10 juillet 1669.

A l'Hôpital de La Madeleine, il n'y a aucun malade.

Trois maisons seulement ont été suspectées : l'une rue de BEAUVAIS, l'autre rue des HUCHERS, la troisième rue des CORROYERS. En foi de quoi ont signé :

VAQUETTE, LE BON, GUEUDON, DE LATTRE,
DE SACHY, DU CROCQ, HEMART.

Le 27 juillet, on signale six décès.

Du 3 au 7 août, dix décès.

Cependant l'Echevinage, craignant une nouvelle recrudescence de la contagion, va prendre une série de mesures rigoureuses.

Le 25 septembre, il décide que : « pour plus facilement et promptement secourir la ville dans le désordre présent la dite ville sera divisée en six quartiers dont chacun des Echevins aura la charge. »

Comme conséquence, le 26 septembre, en chambre du conseil, « il est ordonné à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de déclarer à l'Echevin du quartier ou au commissaire de la rue les personnes qui tomberont malades en leur maison et ce, en dedans des 24 heures de la maladie à peine de 300 livres d'amende et de punition exemplaire et à tous médecins et chirurgiens de faire pareille déclaration touchant les personnes qui les auront appelés en dedans le jour de la première visite qu'ils auront faite. »

Ces mesures allaient se montrer particulièrement efficaces, car l'Echevinage déclare, le 7 décembre 1669, que « non seulement la peste a disparu mais même dans cette grande ville si remplie de peuple il n'est mort que trois personnes ».

L'année 1669 marque la fin de la grande épidémie. Sans doute, trouverons nous encore, au cours des années, quelques cas isolés, mais les historiens de l'époque comme les Archives municipales ne nous apportent plus aucun document jusqu'au XVIII^e Siècle.

On peut donc considérer l'épidémie comme éteinte aux environs de 1670.

(C) — BILAN DES PESTES.

Amiens a payé un lourd tribut à la peste. Nous avons montré, au cours de notre description historique, qu'elle a régné dans tout le cours du xvii^e Siècle de manière endémique. Deux années cependant se sont révélées particulièrement meurtrières (1636-1668).

A peine la ville se remettait-elle d'une invasion, qu'elle était de nouveau frappée.

Nous aurons à en rechercher les causes dans notre seconde partie.

S'il faut nous en rapporter aux historiens de l'époque :

De 1633 à 1666, il mourut 25.000 personnes, 14.000 malades auraient été transportés au lieu de santé.

De 1668 à 1669, il y aurait eu plus de 30.000 victimes.

Ces chiffres nous paraissent manifestement exagérés. En effet, la population de la ville était à peine supérieure à ce chiffre et nous avons vu, d'autre part, qu'une grande partie des habitants avaient fui devant la contagion.

Du point de vue économique, c'est la misère. Le commerce est suspendu par arrêt du Parlement. Les ouvriers n'ont plus de travail et sont réduits à la mendicité.

Le roy cependant, avait à plusieurs reprises envoyé des subsides. Une première fois, 20.000 livres, une seconde fois, 40.000. Les produits de l'octroi avaient rapporté 49.000 livres. Les droits sur le passage des grains 7.000 livres. Les quêtes avaient donné une somme de 8.000 livres. On avait même vendu au profit des pestiférés « le cheval de la ville » pour 70 livres.

Le clergé avait, lui aussi, fourni de nombreux secours aux pestiférés. Le clergé régulier s'était dépensé sans compter. Rappelons ici le dévouement des Pères Capucins.

Il nous est resté de nombreux souvenirs de ces pestes et dans le chapitre suivant, nous allons essayer de les présenter.

(D) LES VŒUX, PRÉSENTS, ET EX VOTO
DES PESTES DE 1633-1636 ET 1668-1669

A plusieurs reprises au cours de ce siècle, le peuple d'AMIENS eut recours à Dieu pour implorer de lui sa miséricorde.

C'est ainsi qu'en 1633, la ville fit un vœu à Notre-Dame de Liesse et à Notre-Dame de Foy ; qu'en 1635, on construisit à la cathédrale l'autel de Saint-Sébastien et qu'en 1668, on décida d'élever dans cette même cathédrale un autel à Saint-Jean-Baptiste.

Nous allons voir, dans ce chapitre, la réalisation de ces différents vœux.

1) *Vœu à Notre-Dame de Liesse et à Notre-Dame de Foy.*

C'est à l'Echevinage du 4 août 1633 que le Premier Echevin proposa un vœu public pour apaiser le courroux de Dieu.

Voici les termes de cette délibération :

« Sur la proposition faite par M. le Premier qu'à
« cause de l'augmentation de la maladie contagieuse, il
« serait à propos de faire un vœu public à ce qu'il plaise

« à Dieu appaiser son courroux et retirer le fléau de ceste
« ville... ce qui ne se pourrait faire que par une assemblée
« générale, laquelle Monseigneur le Duc de CHAULNES,
« gouverneur général de cette province, a permis par
« plusieurs de ses lettres,... il a été résolu... que la dite
« assemblée sera faite en l'Hôtel de Ville, samedi pro-
« chain »).

Le samedi 13 août, l'Evêque d'AMIENS et Messieurs du Chapitre, qui avaient été convoqués, ne viennent pas. On reporte l'assemblée au jeudi suivant.

Le 18 août, toutes les notabilités ecclésiastiques et civiles sont présentes.

M. le Premier fait d'abord un exposé de la situation. Il dit « que depuis trois ou quatre jours, il y avait eu en
« une seule nuit 17 corps morts, enterrés, et la nuit
« dernière 20 corps, qu'il reste un troisième point qui
« estoit le principal, que tout l'ordre et prudence humaine
« était inutile si l'on n'avait recours à Dieu, la peste étant
« l'un des instruments de sa vengeance qu'il y avait assez
« longtemps qu'il avait été prévu au corps de ville de
« faire un vœu public à la Sainte-Vierge pour appaiser la
« contagion... résolu... qu'il sera fait un vœu et présent
« à l'autel de Notre-Dame de Foy, aux Augustins de cette
« ville, et à Notre-Dame de Liesse, des deniers qui seront
« recueillis et donnés volontairement par les dits habitants
« et sera la somme employée : deux tiers à Notre-Dame
« de Foy et un tiers à Notre-Dame de Liesse »).

Le vœu fait à Notre-Dame de Foy reçut assez rapidement son exécution. PAGÈS nous apprend en effet, que la statue d'argent de la Vierge qui lui était destinée fut

portée le 16 août 1634 au couvent des Augustins. Cette statue pesait 25 Marcs.

Il n'en fut pas de même du présent promis à Notre-Dame de Liesse. Il faut attendre, en effet, vingt-six ans pour assister à son accomplissement.

Nous lisons dans les délibérations de la Chambre du Conseil du jeudi 4 septembre 1659 :

« Sur ce que mondit Sicur le Premier a dit que dès
« l'année 1633, la ville avait fait vœu de donner à
« Notre-Dame de Liesse une image d'argent pour estre
« délivrée de la peste dont elle estoit pour lors fort affli-
« gée, laquelle ayant été faite ensuite du dit vœu en
« l'année 1636, a esté gardée jusques à présent en l'Hostel
« commun de la dite ville, à cause du péril des chemins,
« lequel se trouvant plus libre par la cessation des armes,
« on pouvait s'acquitter du dit vœu... arrêté que la dite
« image sera incessamment portée à Notre-Dame de Liesse
« et qu'il sera fait une procession générale à cette
« occasion ».

Le 10 septembre, la procession eut lieu jusqu'à Saint-Acheul. Durant tout le parcours, on porta l'image d'argent de la Vierge.

A l'issue de la messe, M. le Premier part avec trois Echevins pour accomplir le vœu au nom de toute la ville.

Ils arrivent à NOYON, où ils sont reçus chez l'Evêque qui, bien que malade, voulut leur parler et après avoir baisé l'image, les embrassa tous.

A LA FÈRE, ils sont reçus par le Révérend Père Gardien des Capucins, puis, continuant leur pèlerinage, arrivent à



LIESSE où ils déposent leur image sous celle de Notre-Dame de Liesse.

2) *Chapelle de Saint-Sébastien à la Cathédrale.*

On sait déjà que, de 1633 à 1635, la peste désolait la ville d'AMIENS. Les circonstances engageaient à recourir avec plus de ferveur que jamais à la protection des saints. Il était donc opportun de donner un nouvel éclat au culte de saint Sébastien, invoqué généralement en temps de peste. On y associa saint Roch et saint Louis, roi de France qui succomba lui-même sous les coups du fléau.

JEAN HÉMART et FRANÇOIS MOURET, maîtres du PUY-NOTRE-DAME, en charge pendant les années 1634-1635, se réunirent pour faire refaire à frais communs l'autel du Pilier vert.

Le marché fut passé, le 19 avril 1635, entre les deux maîtres et le célèbre sculpteur, NICOLAS BLASSET, moyennant la somme de 5.000 livres.

Nous empruntons la description de cet autel et du suivant à l'œuvre magistrale de M. GEORGES DURAND « Monographie de Notre-Dame, Cathédrale d'AMIENS » (1).

Les cinq statues qui décorent l'autel sont en pierre. Celle de saint Sébastien, principal titulaire de la Chapelle, domine le fronton. Elle peut passer pour une des plus remarquables qu'ait produites le ciseau de BLASSET.

Le saint martyr est debout presque entièrement nu, garroté, lié à un tronc d'arbre, le corps percé de flèches. Son casque et sa cuirasse sont déposés à ses pieds.

(1) Voir le cliché hors-texte.

Au-dessus de sa tête, deux petits génies lui apportent les palmes et la couronne du martyr. Le piédestal porte ces mots gravés sur une plaque de marbre vert :

« TRIPlicEM MEDicUM DAT GALLIA PESTI »

A droite et à gauche du fronton, deux figures allégoriques se font pendant. La Justice, tenant une balance, la Paix, une corne d'abondance remplie de fruits.

De chaque côté de l'autel : à droite la statue de saint Roch, à gauche saint Louis. Cette statue est une réplique de celle de BLASSET ; celle-là fut enlevée, en effet, au cours de la Révolution et remplacée par un saint Louis des frères DUTHOIT.

Le rétable était occupé à l'origine par un tableau de VIGNON. La toile actuelle, fort médiocre et détériorée, provient des religieuses de MOREAUCOURT.

3) *Chapelle Saint-Jean-du-Vœu à la Cathédrale.*

Nous avons rapporté qu'en 1668 Monseigneur FRANÇOIS FAURE, d'accord avec l'Echevinage, avait fait le vœu d'élever dans la cathédrale d'AMIENS, une chapelle en marbre en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Le 24 juin 1669, le vœu fut solennellement renouvelé, en la fête de saint Jean-Baptiste. Mais ce vœu ne reçut son exécution que 40 ans plus tard (de 1709 à 1711).

On n'était pas d'accord sur l'endroit où on devait édifier cette chapelle ; on manquait d'argent. C'est ainsi qu'au lieu d'élever une chapelle de toutes pièces suivant l'intention première, on se contenta de changer le vocable de la chapelle XII, primitivement dédiée à saint Pierre et



de la garnir intérieurement d'une nouvelle et somptueuse décoration. Depuis lors, la chapelle porte le nom de chapelle « du chef Saint-Jean » ou de « Saint-Jean-du-Vœu ».

Une seule partie de cette chapelle nous intéresse. C'est le rétable (1). Dans ce bas-relief, signé de CARPENTIER père, d'AMIENS, on a voulu rappeler le vœu en vertu duquel l'autel avait été érigé, mais dont l'allégorie n'est pas très claire.

Au milieu d'une profusion de nuages, de rayons et de têtes de chérubins, Jésus, assis et bénissant, tient une énorme croix, qu'un petit génie fait tous ses efforts pour l'aider à maintenir verticale. A la droite du Christ, MARIE debout, un voile sur la tête, une main sur la poitrine et l'autre tombante, semble adresser la parole à son fils. On l'a gratifiée d'un petit nimbe en perspective, tandis que le Christ en est dépourvu. De l'autre côté, se tient saint Jean-Baptiste, à demi couvert d'une peau de chameau, agenouillé, les mains jointes, avec une petite croix entourée d'une banderole à ses pieds. Au bas de la composition, un petit génie souffle tant qu'il peut dans une trompette ; un autre, une palme et une branche de chêne dans une main et tenant de l'autre une couronne de roses, se laisse glisser mollement à travers les nuages, le long d'une banderole où sont écrits ces mots :

« TANTIS AUSPICIBUS DABITUR VICTORIA PLEBI. »

(1) Voir le cliché en hors-texte.

LIVRE II

ÉTUDE MÉDICALE

CHAPITRE PREMIER

NATURE DE LA CONTAGION

Nous avons admis « à priori » dans notre partie historique que la maladie contagieuse dont a souffert à plusieurs reprises au xvii^e siècle notre malheureuse cité était bien la peste. Il nous reste à le démontrer.

Il a été écrit dans de nombreux ouvrages que nos ancêtres avaient confondu la peste bubonique avec les maladies pestilentiellles. Tel n'est pas notre avis.

Cette affirmation aurait pu se défendre si l'on envisageait les pestes du xv^e et du xvi^e siècles. Il est en effet évident et nous l'avons déjà dit qu'on avait fait rentrer dans le cadre de cette affection toutes les maladies épidémiques se traduisant par une mortalité considérable.

Mais au début du xvii^e siècle, nous trouvons des ouvrages fort intéressants, qui ne nous laissent aucun doute sur la véritable nature de la maladie.

Nous nous proposons donc dans ce chapitre d'étudier rapidement les différents ouvrages écrits sur la peste au xvii^e Siècle. Nous y verrons, chemin faisant, la défini-

tion, la pathogénie, le traitement. Nous nous attacherons surtout à la symptomatologie que nous rapprocherons d'une description actuelle et nous constaterons qu'il y a peu de choses à changer aux signes qu'avaient donnés nos devanciers.

C'est encore la Bibliothèque d'AMIENS qui va nous fournir les éléments de cette affirmation. Nous extrayons d'un petit opusculé intitulé :

« LES OBSERVATIONS ET PRÉSERVATIFS GÉNÉRAUX DU RÉGIME DE VIVRE POUR LA PESTE DE CE TEMPS » par EMMANUEL LABADIE, maistre juré en chirurgie, édité à Toulouse en 1608, les signes de la peste :

« Les signes sont donc frissons... douleurs et pesanteur de teste, assourdissement et endormissement profonds, vomissements, les yeux rubiconds, furibonds et esgarés ne pouvant voir le soleil, bégayant, la langue blanche, sèche et aride ..., syncopes fréquentes, palpitations de cœur. »

Voilà pour les signes généraux.

Quant aux signes physiques, ils se manifestent par :

« des bubons, carboncles, exanthèmes, ou morbiles. Ces bubons n'arrivent « qu'en trois parties que nous « appelons les émonctoires, qui sont derrière les oreilles, « sous les aisselles et aux aines, qui est à la racine de la « cuisse et sont comme des glandes, au commencement « longues et immobiles avec bien peu de douleur ne changeant point la couleur de la partie. »

Quelques années plus tard, en 1620, parut un nouveau

« Traité de la peste » de DE LAMPERRIÈRE, médecin à ROUEN.

Ce volumineux ouvrage fit autorité. Il fut certainement connu des médecins d'AMIENS, qui s'en inspirèrent par la suite. N'oublions pas en effet que DAVID JOUYSSÉ, médecin de ROUEN, fut employé au traitement des pestiférés de cette ville et publia plus tard à AMIENS un ouvrage en réfutation de ce traité et vint dans notre cité en 1668 apporter les lumières de son art.

Le cadre de notre travail nous empêche de reproduire toutes les considérations de l'œuvre de DE LAMPERRIÈRE. Nous nous proposons cependant, d'analyser les principaux chapitres de son livre, qui peut passer comme un modèle et qui résume toutes les connaissances de l'époque.

Voici les idées qu'avaient nos ancêtres sur la peste :

DÉFINITION.

« La peste est une vapeur contagieuse et délétaire,
« conçue en l'air, par la configuration du ciel, qui cause
« la fièvre et infecte le cœur. »

CAUSES DE LA PESTE.

1° — Influence des « planètes errantes, comme Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Mercure, Vénus et la Lune ».

2° — Influence des vents :

« Les Autans et méridionaux qui soufflent par l'Arabie
« et autres lieux remplis de bestes venimeuses, desquelles

« ils tirent la malignité soit par leurs souffles pesants,
« qui ne ventilent l'air, ils aident à le corrompre et à la
« génération de la peste. »

3° — Influence des minéraux.

« Les expirations pourries et étouffantes des miné-
« raux causent aussi la peste. »

SIGNES DE LA PESTE.

« Les signes communs sont : la fièvre, la douleur de
« teste, le pouls petit et inégal quelquefois fornicant ...
« les vomissements ... les subversions d'estomac ... oppres-
« sion et difficulté de respiration, l'haleine haute et suspi-
« rieuse, l'expiration plus vite que l'inspiration, une
« langueur et abjection d'esprit, un froid quelquefois
« pénétrant.

SIGNES PLUS PROPRES.

« Le *Charbon* ou anthrax sont signes encore plus
« certains de la qualité de ce mal duquel il est compa-
« gnon inséparable ... mais le plus assuré et infaillible
« est :

« Le *Bubon*, c'est le « pathognomonic de la peste ».
« C'est pourquoi quelques uns l'appellent par excellence
« peste, parce que en lui se termine sa malignité. »

PRÉSERVATIFS SPÉCIFIQUES.

1° — L'huile de camphre.

« L'huile ou sucre de camphre est singulier d'autant

« que par la vertu spiritueuse, il se joint soudain aux
« esprits ; par la subtilité, il pénètre ; par la sécheresse
« il corrige la pourriture ; par sa vertu balsamique il
« purifie ; par sa qualité ignée il consomme ; et par son
« froid il tempère. »

L'huile camphrée est encore notre meilleur toni-cardiaque.

2° — Autres remèdes.

— Baume de sang de cerf.

— Baume de sang d'homme.

— « L'or, comme la perfection de la nature minérale, analogue au Soleil et à l'homme, spiritueux et solide, contient et recelle des vertus admirables. »

N'utilise-t-on pas aujourd'hui « les sels d'or » ?

CURE DE LA PESTE.

« Aussitôt que par les signes diagnostics ci-devant
« rapportés, l'on a souçon d'être pris de la peste, tout
« un instant il faut prendre un antidote spécifique qui
« munisse le cœur et le défende. »

1° — Saignée.

« Une heure après, il faut tirer 6 ou 7 onces du sang
« de la saphène du pied, plus si le malade est pléthorique,
« moins s'il est cacochyme.

« La saignée doit se faire du pied et devant les 24
« heures de l'invasion.

« Le choix de la veine cependant n'est pas indifférent :

« Si le bubon paraît au col ; il faut saigner les veines
« du bras et la céphalique ou la médiane.

« Si aux aisselles, la basilique.

« Si aux aines, il faut que ce soit des veines du pied,
« de la saphène ou de celle de la malléole.

Pour l'auteur, la saignée « la plus profitable comme
« il semble est de la saphène du pied gauche, parce qu'elle
« tire loin du cœur le venin.

L'usage de la saignée dans la thérapeutique de la peste n'était pas général. Certains médecins que notre auteur appelle les « aimaphobes » disent que la saignée est seulement destinée pour les maladies qui ont leurs causes dedans les veines et aux humeurs. Or celle de la peste est aux esprits et hors des veines. Elle n'y sera donc convenable ».

Mais voici la réfutation de DE LAMPERRIÈRE.

« Les partisans de la saignée confirment par exemple
« ainsi que nous voyons les tonneaux remplis d'un vin
« fumeux tempester, bouillonner, jusques à jeter les
« fonds si vous leur donnez tant soit peu d'air, les
« perçant et en tirant tant soit peu, vous leur ôtez leur
« furie, et les rendez calmes ; ainsi les humeurs bouillon-
« nant dans les veines agitées de l'ardeur pestilente
« s'accroissent, s'adoucissent si vous éventez la veine et
« en tirez un peu de sang. C'est donc la saignée qui apaise
« ce trouble et qui les remet en devoir. »

2° — Clystère.

« Si l'oppression ... rougeur du visage ... scintillement

« des yeux l'accompagnent, la saignée sera encore plus
« nécessaire ayant premièrement lavé le ventre d'un clys-
« tère émollient. »

3° — Sudation.

Par tous les moyens, il faut provoquer la transpiration.
Comment ?

« Envelopper le malade dedans la peau d'un animal
« tout nouveau écorché, laquelle par l'analogie et la cha-
« leur tire à soi plus facilement le venin et appliquer
« sur le cœur le cœur du même animal qu'ils tirent quasi
« tout vivant et plein de chaleur et d'esprit. »

4° — Ventouses.

« Appliquer des ventouses, cornets, principalement au
dessous des émonctoires, mais surtout à celle des aines.

5° — Purgation.

L'auteur est contre la purgation.

« Il faut faire trêve en la peste à la purgation. »

Cependant on peut user modérément de :

— Sirop de suc de roses.

— Sirop de fleurs de pêcher.

— Rhubarbe.

— Casse.

— Aloès.

— Sirop de pommes.

— Agaric.

6° — ANTIDOTES ou « Alexipharmaques ».

Voici, à titre documentaire, quelques formules d'antidotes :

- Poudre de lycorne ou rhinocéros.
- Sel de saphir.
- Sel d'émeraude.
- Sel d'hyacinthe.
- Sel d'angélique.
- Sel de tanaisie.
- Poudre de larmier de cerf.
- Magistère de perles.
- Sel de vipères ou thériacal.

et un second :

- Poudre de belette calcinée.
- Poudre de cœur de cigogne aussi calcinée.
- Poudre de larmier de cerf.
- Sel de Bézoard (1).
- Sel de la dépouille de serpent.
- Ambre gris.
- Musc.
- Safran.

7° — « Epithèmes » (2).

Voici un exemple d'épithème :

(1) BÉZOARD. — Concrétion pierreuse qui se forme accidentellement dans le corps de certains animaux (antilope, cœgagropile) et à laquelle on attribuait autrefois la propriété de chasser les venins et de neutraliser les poisons. Il y avait la pierre de Bézoard, le vrai Bézoard, le Bézoard de mercure, de Saturne, de Mars, etc.

(2) ÉPITHÈMES. — Les épithèmes sont des remèdes pour l'usage externe destinés à « remparer extérieurement par applications, suspensions, qui conservent les forces ».

« Prenez un vieil pigeon blanc s'il s'en peut trouver,
« faites le nourrir avec de la graine de chardon bénit et
« de fenugrec, puis le fendez par le milieu, et la farcissez
« avec de bon thériaque dissout avec du jus d'ail et l'appli-
« quez tout chaud sur le cœur. Il en faut avoir deux ou
« trois et les appliquer l'un après l'autre. »

Cette coutume du pigeon que l'on fend et que l'on applique tout chaud sur le cœur du malade n'a pas complètement disparu. Nous avons vu encore pratiquer cette méthode dans nos contrées dans le traitement des divers syndrômes méningés.

8° — Remèdes empiriques et superstitieux.

Les exemples d'épithèmes que nous venons de décrire n'étaient pas regardés par notre auteur comme empiriques ou superstitieux. Aussi va-t-il nous en rapporter quelques-uns qui semblent exciter sa joie.

On conseillait en effet pour hâter la résolution du bubon d'y appliquer « le linge gasté d'une fille en ses premières purgations ».

Voici un autre remède, inspiré des pratiques de la magie sympathique, rapporté par BARTAPOLÆA et dont se servait un charlatan tudesque.

« Il prenait un œuf qu'il faisait cuire avec l'urine du malade en un pôt neuf, tant qu'il fut dur, puis le tirait et passait une aiguille de cuivre au travers, en disant quelques mots et en même temps que l'aiguille passait de l'autre côté, en même temps le bubon se perçait et en guérissait ainsi une infinité jusques à ce qu'il fut chassé par les magistrats à raison d'autres sorcelleries qu'il exerçait ».

Existe-t-il un remède spécifique de la peste ?

DE LAMPERRIÈRE ne le croit pas. Car voici ce que nous pouvons lire en manière de conclusion :

« La même difficulté en laquelle se trouvent réduits les mathématiciens pour la quadrature de leur cercle, celle aussi où se voyent embarrassés les chimistes pour l'orfactice, la mesme est aux médecins pour le spécifique de la peste ».

Un autre traité de la peste fut mis en public quelques années plus tard par GUY DE LA BROSSE, médecin de LOUIS XIII (1623). Cette œuvre est sans grand intérêt médical et ne nous apporte aucune lumière nouvelle sur l'affection.

En 1635, parut un nouveau traité de la peste de JOSSE VAN HOUTTE, docteur en médecine et pensionné de la ville de BERGUES.

Dans cet ouvrage, on trouve à nouveau bien décrits, le bubon, le charbon, les pétéchies.

Bien plus intéressants à considérer sont les rapports des médecins d'AMIENS, sur deux cas de peste à DURV (1666) et les deux ouvrages que nous avons décrits au cours de la partie historique et qui avaient pour auteur DAVID JOUYSSSE et CHARLES DU CROCQ.

Ces divers documents nous permettent d'affirmer qu'il s'agissait bien à l'époque de peste bubonique.

En effet, si nous ouvrons un précis actuel de pathologie médicale, nous trouvons la peste ainsi définie :

« La peste est une maladie infectieuse, épidémique, caractérisée par des bubons, des pétéchies et un état général très grave.

Ses principaux caractères sont : la fièvre, la prostra-

tion et la tuméfaction douloureuse des ganglions. Après une période d'incubation d'un à cinq jours, la maladie débute brusquement par un grand frisson, de la fièvre, de la céphalalgie, de la photophobie, des vomissements et des douleurs épigastriques. La faiblesse est extrême, la sensibilité émoussée ; il y a de l'insomnie et souvent du délire nocturne, le reste du temps, de l'indifférence ou de la stupeur.

Les bubons s'observent dans les trois quarts des cas. Cette adénopathie suppurée siège de préférence aux aines où elle frappe le groupe des ganglions verticaux. Ils restent indurés dans les cas de mort rapide. Si la maladie se prolonge, ils se ramollissent, ce qui est d'un pronostic plus favorable, et finissent par suppurer au bout de la première semaine.

Le bubon constitue la lésion caractéristique. »

Nous avons précédemment retrouvé tous ces signes :

Les signes généraux, décrits d'ailleurs avec un luxe de détails, la fièvre, la soif, l'agitation, le délire.

Les signes fonctionnels avec la céphalalgie, les douleurs, les vomissements, la photophobie.

Les signes physiques enfin, avec le bubon « pathognomonic » de la peste et les taches pourprées et violettes qui n'étaient autres que le purpura de la forme pneumonique.

Nous sommes donc en droit de conclure que la description qu'ont donnée les anciens auteurs correspondait bien à la peste bubonique.

CHAPITRE II

LES CAUSES DE LA PESTE A AMIENS

LA MARCHÉ DE L'INVASION

Pour qu'une épidémie de peste se développe, il ne suffit pas qu'un ou plusieurs cas de peste soient importés en un point jusque là indemne. Il faut encore qu'un certain nombre de circonstances favorisant la dissémination de la maladie se trouvent réunies.

On attribuait autrefois à ces facteurs de propagation le pouvoir de créer la peste de toutes pièces.

Aujourd'hui, ils sont réduits au rôle de causes adjuvantes sans qu'on méconnaisse cependant l'importance de leur intervention dans le développement d'une épidémie.

On a remarqué que la peste accompagnait les périodes de misère générale, de disette.

On connaît l'influence de l'encombrement sur la dissémination de la maladie, ainsi que celles des mauvaises conditions hygiéniques des individus, des habitations et des villes.

On sait enfin que la transmission de la peste se fait par la peau, par les voies respiratoires et encore, dit-on, par les voies digestives. A ces divers modes de contagion correspondent des formes cliniques différentes.

C'est la transmission par la peau qui est la plus fréquente. Elle se fait par l'intermédiaire des puces et des punaises ayant sucé le sang d'hommes ou d'animaux

pesteux et qui, par une nouvelle piquûre, réinoculent la peste.

Or, au cours du xvii^e siècle, AMIENS offrait un magnifique terrain au développement de la contagion.

La population ouvrière habitait les actuels quartiers SAINT-GERMAIN et SAINT-LEU, entassée dans des maisons où ni l'air ni la lumière ne pénétraient. L'humidité, entretenue par les innombrables petits canaux qui baignent ces quartiers, y régnait en maîtresse. Les eaux usées étaient évacuées dans les ruisseaux. Ajoutez à cela, que les guerres incessantes amenaient à AMIENS un contingent de troupes mercenaires venues de tous les horizons. N'oublions pas que la troupe était alors logée chez l'habitant et que ce n'est que plus tard, dans la seconde moitié du xviii^e siècle (à Amiens en 1770), que l'on construisit des casernes. Aussi, n'est-on pas étonné de voir que, malgré les mesures prophylactiques rigoureuses qui avaient été prescrites par le Bureau de santé, l'apport incessant d'éléments fraîchement contaminés donnait un nouvel essor à l'épidémie.

Quel est le chemin qu'a suivi la contagion pour parvenir à AMIENS ? S'il est difficile de se prononcer avec sûreté sur l'épidémie de 1636, il paraît vraisemblable par contre de penser qu'en 1668 la contagion se fit par le Nord.

Dès 1663, la peste est signalée dans les Pays-Bas et elle apparaît à Londres cette même année.

DUNKERQUE, depuis deux ans seulement, était devenue ville française. LOUIS XIV, qui avait rêvé de faire de cette place le grand port militaire commandant la Manche,

cherche de suite à mettre sa nouvelle conquête à l'abri du fléau.

Il interdit à cette ville tout commerce avec l'Angleterre, mais la contagion se fait par voie de terre, et DUNKERQUE est atteinte en 1666.

La contagion gagne LILLE, CAMBRAI, VALENCIENNES et descend vers AMIENS, amenée par les troupes au retour de la campagne de Flandre.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION SANITAIRE A AMIENS

Nous avons rapporté, en décrivant les traités de la peste écrits par nos médecins, qu'ils considéraient cette affection comme une manifestation de la colère divine et que le fléau était envoyé par Dieu pour punir les hommes.

Tous les auteurs ont fait précéder leurs études de cette considération, mais cette satisfaction accordée à leur conscience et à l'esprit du temps ne les endormait cependant pas dans une confiance aveugle en la miséricorde céleste.

Réduits à peu près à l'impuissance quand la peste s'était déclarée et obligés de constater que, malgré la complexité de leur thérapeutique, la mort survenait dans la plupart des cas, nos ancêtres avaient porté toute leur attention sur les mesures prophylactiques et s'étaient

attachés, avant tout, à préserver la région de l'invasion du fléau.

La nature contagieuse médiate et immédiate de l'affection n'avait pas échappé à la sagacité des médecins et des magistrats qui constituaient le Bureau de santé et l'ensemble des mesures d'intérêt général qu'ils prirent peut passer comme un modèle du genre. Il est peu de choses à y corriger aujourd'hui.

BUREAU DE SANTÉ

Dès la fin du xvr^e siècle, un Bureau de santé fut institué. Il était composé de Messieurs du Chapitre, de la Justice, de la Bourgeoisie et des Députés de l'Hôtel-de-Ville. Sa durée devait être d'un mois (délibération de l'Echevinage du 5 avril 1596). En réalité, il siégera chaque fois que l'épidémie présentera une recrudescence.

En décembre 1665, un arrêt du Parlement prescrit à nouveau la constitution d'un Conseil de Santé. Il est institué le 24 décembre 1665. Nous avons indiqué page 48 sa constitution. Quel était son rôle ?

C'est au Bureau de santé qu'étaient centralisés tous les documents relatifs à l'épidémie, c'est de là qu'émanaient les ordres prescrivant les mesures générales et aussi les décisions applicables aux cas particuliers.

Quelles ont été les mesures prises dans ces conseils ?

Nous pouvons les diviser en mesures d'ordre général, en mesure préventives, en mesures d'isolement, en mesure de désinfection.

1° MESURES D'ORDRE GÉNÉRAL.

Prohibition des rassemblements, soit dans la ville, soit dans les églises.

L'église SAINT-GERMAIN fut fermée.

Dans les autres églises, les fidèles devaient se tenir éloignés les uns des autres au cours des cérémonies.

Suppression des marchés, foires, etc.

2° MESURES PRÉVENTIVES.

Interdiction de commerce avec les villes suspectes de contagion.

Bulletin de santé exigé attestant que le voyageur venait d'un pays non contaminé.

Prohibition de l'entrée de certaines marchandises.

Quarantaine ou même destruction des marchandises suspectes.

L'inobservation de ces prescriptions entraînait des amendes élevées et des punitions exemplaires.

3° MESURES D'ISOLEMENT.

Déclaration obligatoire.

Le nom des infectés devait être communiqué au Bureau de santé par tous ceux qui en avaient connaissance (médecins, prêtres, échevins du quartier, commissaire de rue, etc.).

Isolement obligatoire.

Le malade était immédiatement conduit aux « lieux de santé ».

Lieux de santé.

Trois lieux de santé furent particulièrement affectés au traitement des pestiférés :

La salle des pestiférés à l'Hôtel-Dieu.

L'ancienne abbaye de Saint-Jean.

L'enclos de La Madeleine.

a) *La salle des pestiférés à l'Hôtel-Dieu.*

Nous avons eu la bonne fortune de trouver dans une collection particulière (provenant de M. PANCIER, ancien directeur de l'Ecole de Médecine d'AMIENS) deux manuscrits inédits qui vont nous apporter des renseignements fort intéressants sur cette salle.

Elle fut construite en 1520 et ne fut démolie, malgré sa vétusté, qu'en 1675.

Voici ces deux manuscrits :

Le premier est une requête adressée par les religieuses de l'Hôtel-Dieu au collège des médecins d'AMIENS, tendant à ce qu'il veuille bien donner son avis sur l'utilité de cette salle.

Le second est la réponse du collège des médecins.

Voici ces deux pièces fort curieuses :

« A Messieurs de la Faculté et Médecins du Collège
« d'AMIENS,

« Les maistres, mères et religieuses de l'Hostel-Dieu

« d'AMYENS, vous représentant qu'en l'année 1520, la
« peste estant lors à AMYENS, n'y ayant, soit en la ville
« où hors d'icelle, aucun lieu de santé pour la séquestra-
« tion des pestiférés qui se trouvaient quelquefois meslez
« dans la salle des autres malades de maladies communes,
« ils firent bâstir, au bout de leur grand cimetière, une
« salle pour la dite séquestration ; depuis lequel temps,
« les dits de l'Hostel-Dieu ont fait mettre en la dite salle
« ceux qui se trouvaient atteints de contagion en leur
« salle, et même auraient bien voulu permettre que
« Messieurs les Echevins y missent tous les autres pesti-
« férés de la ville, parce que, comme dit est, il n'y avait
« lors, aucun lieu de santé soit dedans ou hors la ville
« pour la dite séquestration. Mais, comme on l'a vu, la
« ville d'AMYENS, diverses fois affligée de la contagion,
« qui s'est tellement rendue opiniâtre que la ville en est
« presque devenue déserte, de quoi la cause en ayant été
« recherchée, est reconnue que celà provenait de ce que
« l'on enfermait ainsi l'air contagieux dedans la ville et
« que l'on mettait les pestiférés au dit Hostel-Dieu, il se
« fit assemblée générale de la ville en l'an 1624. Il fut
« fort sagement résolu, que pour remédier aux dits incon-
« vénients, l'on ne mettrait plus à l'avenir les pestiférés
« en la salle bastie au dit Hostel-Dieu, mais en un lieu,
« à la campagne, qui serait pour cet effet achepté. Ensuite
« de laquelle délibération, le pré Saint-Roch, hors la ville
« d'AMYENS, ayant été acheté et basti pour y retirer les
« pestiférés, ils y ont été mis aux pestes dernières, dont
« on a bientôt reconnu les bons effets et la peste a inces-
« samment cessé. Ainsi cette salle bastie à l'Hostel-Dieu
« est du tout à présent inutile et comme elle tombe en

« ruines, les dits de l'Hostel-Dieu avaient pris dessein de
« la faire desseoir pour des matériaux en construire un
« dortoir dont les religieuses ont grand besoin. Mais ils
« ont été de ce empêchés par Messieurs le Premier et
« Echevins d'AMYENS contre lesquels ils sont en procès
« et les dits sieurs échevins soutiennent que la dite salle
« doit demeurer en état et même rétablir pour lorsque
« Dieu voudrait nous affliger de la peste, y retirer dere-
« chef les pestiférés, ce qui n'est pas raisonnable puisque
« celà est en hasard d'infecter les religieuses et les pauvres
« de la salle commune et par conséquent toute la ville et
« ainsi ce serait tout perdre, pourquoy les dits de l'Hostel-
« Dieu vous supplient, Messieurs, qui pouvez plus rai-
« sonnablement juger des inconvénients qui en arrive-
« raient de vouloir donner vos avis, savoir s'il est
« expédient de mettre les pestiférés en la dite salle de
« l'Hostel-Dieu ou hors la ville et de ce, leur en bailler
« acte, sous vos seings, pour leur servir et valoir ce que
« de raison ».

Frère MICHELET.

Sœur CATHERINE DE FONTAINE.

Sœur MARGUERITE DUON.

présenté le 21 avril 1661.

Et voici la réponse du collège des médecins d'AMIENS.
Cette pièce est probablement un brouillon, car les dates
sont laissées en blanc, mais il ne fait pas de doute qu'elle
se rapporte à la précédente requête.

« Sur la requête présentée au collège des docteurs
« en la faculté de médecine de la ville d'AMIENS, par les
« maistres, mères et religieuses de l'Hostel-Dieu de la

« ville en date du ... tendant à ce que le collège rendit
« témoignage de la commodité ou incommodité de l'uti-
« lité ou dommage que les habitants pourraient recevoir,
« si la salle située au derrière du dit Hostel-Dieu servant
« de retraite aux malades de la peste, les cas y échéant,
« le collège après avoir meurement délibéré et pesé les
« raisons... a jugé et juge ce lieu très incommode pour
« estre destiné à cet usage parce que l'Hostel-Dieu est
« situé dans la ville et quoyque ce ne soit pas justement
« au milieu, sa situation ne laisse pas d'estre telle que
« de quelque costé qu'on la considère, elle ne tient aux
« remparts de la ville, mais y a rue de part et d'autre, que
« pour y arriver, il faut nécessairement passer par de
« grandes rues, de quelque quartier qu'on apporte les
« malades ; que ce lieu est fort « aquatic » ayant la
« rivière de trois côtés et quoyque cette situation soit pro-
« pre pour un lieu de cette nature, c'est-à-dire pour un
« hospital, elle ne l'est nullement pour un lieu de santé,
« outre que, estant situé quasy au milieu de la ville, de
« quelque côté que le vent souffle, il chasse et pousse dans
« la ville l'air infecté dans lequel consiste la seule cause
« de la peste. Il y a plus : c'est que l'hospital est situé à
« l'occident et le vent qui domine plus longtemps et plus
« souvent dans la ville en vient, de sorte que l'air est quasi
« toujours poussé vers la plus grande partie des maisons
« et mesme vers la salle commune des malades du dit
« Hostel-Dieu qui sont d'autant plus susceptibles du
« mauvais air qu'ils sont déjà affaiblis par la suite de
« leur maladie et ainsi la peste continue souvant plu-
« sieurs années, comme l'on a veu par le passé. En foi de
« quoy »...

On pourrait croire, qu'après cette intervention, les religieuses obtiendraient gain de cause. Détrompons-nous ; il leur faudra attendre près de quinze ans pour voir leurs désirs exaucés.

C'est en effet le 4 novembre 1675, en Chambre du Conseil que l'Echevinage autorise la démolition de la grande salle des pestiférés de l'Hôtel-Dieu, laquelle tombe en ruines pour « des matériaux en provenant, construire
« un dortoir nécessaire aux religieuses qui sont les plus
« mal logées de toutes celles de la ville quoique elles soient
« les plus utiles et les plus nécessaires au public puis-
« qu'elles donnent tous leurs soins et exposent même leur
« vie pour le soulagement des pauvres malades de la ville
« et des soldats qui sans ce secours seraient abandonnés
« et demeurerait à la charge des magistrats et des
« habitants »).

b) *Maison de santé de la ville d'Amiens.*

(*ancienne abbaye de SAINT-JEAN*).

L'Abbaye de St-Jean (abbaye de Prémontrés), fondée en 1124, occupait les terrains à l'ouest de l'actuel Boulevard Thiers et au sud de la Hotoie. En 1597, les Espagnols, maîtres d'Amiens, détruisirent ce couvent parce qu'il commandait l'un des quartiers de la ville. C'est sur son emplacement que l'on construisit la « Maison de Santé de la ville d'Amiens ». Les Prémontrés transférèrent leur couvent dans l'intérieur de la ville et leurs bâtiments en grande partie conservés sont devenus en 1806 le siège du Lycée d'Amiens. Dans l'enclos de l'ancienne abbaye de

St-Jean, les moines avaient établi une chapelle de Saint-Roch, un des intercesseurs contre la peste. Bien longtemps avant que ces terrains soient affectés aux pestiférés, les habitants d'Amiens avaient l'usage, en cas d'épidémie, d'aller invoquer ce saint dans cette chapelle. On allait « à Saint-Roch ». Tout le quartier conserve encore ce nom.

Nous ne savons pas combien de temps dura la « Maison de Santé de la ville d'Amiens », construite sur l'emplacement de cette ancienne abbaye de St-Jean. Elle dut avoir une existence assez éphémère, car bientôt, c'est à la Madeleine que nous verrons envoyer les pestiférés.

c) *Le Lieu de santé de la Madeleine.*

Une grande confusion règne dans les commentateurs de l'époque sur l'emplacement et sur la date de la construction de ce lieu de santé. Fréquemment, ils ont confondu LA MALADRERIE et le lieu de santé.

LA MALADRERIE, ancien hôpital de Saint-Ladre, se trouvait située sur le chemin de VIGNACOURT. On peut voir encore quelques vestiges de la Chapelle, inclus dans une ferme construite sur son emplacement.

Le lieu de santé fut édifié à l'extrémité sud-ouest de l'enclos qui y était attenant. Il occupait donc l'emplacement de l'actuel cimetière, ouvert au début du XIX^e siècle.

C'est en 1663, le 20 mai que l'on commença à y construire des « huttes » distantes de 30 pas. On y aurait employé des matériaux provenant de la démolition de l'ancienne abbaye de SAINT-JEAN.

En 1667, on y fit édifier de nouveaux bâtiments et

BARILLON, alors Intendant de Picardie, fit voter par l'Echevinage une contribution extraordinaire sur les vins, eaux-de-vie et tabacs qui devait servir au paiement des travaux et à l'établissement de canaux destinés à amener l'eau au nouvel hôpital.

Mais le nombre des pestiférés était tel, que ce Lazaret se montra encore trop petit.

4° MESURES DE DÉSINFECTION.

La désinfection jouait un grand rôle dans la prophylaxie de la peste.

On disait alors « airier ».

Nous disons aujourd'hui « aérer ».

TRÉVOUX, dans son Dictionnaire, en donne cette définition : « airier, c'est purifier l'air de quelque lieu en y brûlant des senteurs pour en rendre l'air plus pur ».

On obéissait, semble-t-il, à un principe fondamental : produire des odeurs fortes, destinées à détruire l'infection de l'air.

Dans ce but, pour purifier l'air des villes, on produisait de la fumée à l'aide de la poudre à canon.

Un personnel spécial, les « airieurs », était chargé de la désinfection des appartements.

Les airieurs tendaient des cordes dans les chambres, disposaient des couvertures, bouchaient les issues et allumaient un fourneau sur lequel ils projetaient un parfum complexe.

Voici la formule d'un de ces parfums qui est recommandé par les médecins d'AMIENS :

« Prenez soulfre, résine, encens et poudre à canon ;

« de chacun, une livre ; alun, deux livres ; arsenic,
« demi-once ; stibium ou antimoine cru, demi-livre, soit le
« tout concassé et mis en poudre pour le tout estre jeté
« sur un fagot quelque botte de foin ou paille arrosée au
« préalable d'un lot d'eau-de-vie et autant de vinaigre
« estre mis le feu pour porter la vapeur des dites drogues.
« Ce que dessus pour deux chambres ».

Le nombre de ces formules est considérable. Le pouvoir antiseptique de ces parfums était réel par le soufre et l'arsenic qu'ils contenaient. Ils n'étaient d'ailleurs pas sans danger et nous avons vu dans la description de l'affaire LA COINTE les accidents qu'ils pouvaient entraîner.

Les marchandises recevaient les mêmes traitements. Elles étaient enfermées dans des lieux clos et « éventées ». On distinguait le « petit évent » et le « grand évent » qui ne différaient que par le temps de contact avec le parfum.

CONCLUSIONS

Nous n'avons pas la prétention en terminant ce travail d'avoir fait œuvre originale et complète. Nous nous sommes astreints cependant en recherchant toute la documentation possible sur ce sujet à préciser par de nombreux recoupements des points obscurs et des dates erronées. Nous espérons ainsi voir notre thèse feuilletée avec quelque intérêt par tous ceux qui aiment l'histoire et la médecine.

Voici quelles seront nos conclusions :

1° La peste a régné à AMIENS de manière endémique durant tout le cours du XVII^e siècle.

2° La peste qui a sévi était la peste bubonique.

3° L'invasion s'est faite par le nord.

4° Il faut en rechercher la cause dans la situation géographique de la ville d'AMIENS, ville-frontière au cours du XVII^e siècle, siège incessant de passage de troupes.

5° L'organisation sanitaire au point de vue prophylactique était très poussée et la plupart des mesures édictées à l'époque sont encore appliquées aujourd'hui.

6° La thérapeutique, invraisemblable polypharmacie, était absolument illusoire.

VU :

Le Doyen :

TIFFENEAU.

VU :

Le Président de la Thèse :

LAIGNEL-LAVASTINE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris :

ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous croyons inutile de donner les titres et millésimes des ouvrages d'ensemble, sur la ville d'Amiens, que l'on trouvera facilement à la *Bibliothèque Municipale*.

Citons :

Les Histoires d'Adrien de LA MORLIÈRE, Abbé DAIRE, DUSEVEL et ALBERIC DE CALONNE.

Les Manuscrits du marchand Pagès. (Edition DOUCHET).

Les rues d'Amiens de GOZE.

SOURCES MANUSCRITES :

Archives communales d'Amiens. — (Délibérations de l'Echevinage.)

Registres B. B., de 56 à 69.

Registre B. B. 70.

« Livre contenant les résolutions, publications et ordonnances ces pour éviter le mal contagieux ».

Registre B. B. 71.

« Registre aux délibérations et résolutions du Conseil de « Santé établi en la ville d'Amiens ».

Registres B. B. de 72 à 76.

Récit pitoyable de la peste arrivée à Amiens l'an 1668. Copie de BERNARD, par DELAHAYE.

(Bibliothèque d'Amiens, dans le manuscrit 510).

Collection Professeur PANCIER. (Actuellement, propriété de la Bibliothèque de l'Association Générale des Etudiants d'Amiens).

Bibliothèque Nationale.

Département des manuscrits.

Collection JOLY DE FLEURY II.

Bibliothèque Municipale d'Amiens.

Collection PINSARD :

Notes sur les rues d'Amiens. *Passim*.

SOURCES IMPRIMÉES :

BEAUREPAIRE (Charles de) : *La peste à Rouen* (1619-1623.)

Académie de Rouen (1905), p. 177-246.

— *Méthode pour éventer les hommes et les marchandises pendant la peste*.

Bulletin de la Société d'Histoire de la Normandie, T. VI.
p. 499-502.

- BROSSE (Guy de la) : *Traité de la Peste avec les remèdes préservatifs*.
Paris (1623), 1 volume in-8°.
- COLBERT (J.-B.) : *Lettres - Instructions - Mémoires*, publiés par
Pierre CLÉMENT.
Paris (1861-73), Imprimerie Impériale et Nationale, 8 volumes in-8°, *passim*.
- COLLET : *Précis de Pathologie Interne*.
Paris, Doin (1932).
- COLNAT (Albert) : *Les épidémies et l'Histoire*.
Paris, Le François, in-8° (1937) - (Collect. Hippocrate).
- COULON (D^r) : *Énumération des épidémies survenues à Cambrai du
XI^e au XVII^e siècle et des mesures pour les combattre*.
Bulletin Historique (1908, p. 314-325).
- DINAUX (et LE GLAY) : *Histoire médicale des pestes à Valenciennes*.
Archives du Nord, nouvelle série, Tome V.
- DESMAZE (Charles) : *La peste à Amiens en 1669*.
Bulletin des Antiquaires de Picardie, Tome XII, p. 401-405.
- DUBOIS (Auguste) : *Les pestes et contagions à Amiens, pendant les
XV^e, XVI^e, XVII^e siècles*.
Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie,
Tome XXIII.
- *La peste à Amiens au XVII^e siècle et le vœu de l'Echevinage
à Notre-Dame de Liesse*.
Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, Tome
XVII, p. 411-418.
- DUBOSC (Georges) : *Les vieilles pestes rouennaises*.
Journal de Rouen du 31 janvier 1897.
- DUCROCQ (Charles) : *Advis familier et salutaire que chacun doit
garder pour se préserver et garantir de la peste qui
court à présent, par Charles du Crocq, docteur en médecine,
doyen du collège des médecins d'Amiens*.
Amiens, (1668) in-12.
- DURAND (Georges) : *Monographie de l'Eglise Notre-Dame, Cathédrale
d'Amiens*.
Amiens, (1901-1903). Yvert et Tellier. 2 vol. in-4°.
- GARDIN (Louis du) : *La chasse- peste ou les remèdes singuliers et
familiers dont chacun pourra se servir pour se préserver
en temps pestiféré et se guérir soi-même s'il est atteint
de la peste*.
Lille, (1646). 1 volume in-12.
- GASQUET (Médéric de) : *La peste à Montpellier*.
Thèse de Montpellier, (1921).
- JOUYSSÉ (David) : *Bref discours de la préservation et cure de la
peste dont la pratique est facile et fidèle*.
Amiens, (1668). 1 volume in-8,

- *Examen du livre de de Lamperrière, sur le sujet de la peste, avec un bref et fidèle discours de la préservation et cure de la maladie, suivi d'un avertissement adressé à de Lamperrière.*
Rouen, (1622). 1 vol. in-8°.
- LABADIE (Emmanuel) : *Les observations et préservatifs généraux du régime de vivre pour la peste de ce temps.*
Toulouse, (1608). 1 volume in-12.
- LAEMMER (Marcel) : *Contribution à l'histoire de la peste.*
Thèse de Paris (1921).
- LANGLET (D^r) : *Un bureau de santé au XVII^e siècle.*
Reims (1898). in-8°.
- LAMPERRIERE (Jean de) : *Traité de la peste, de ses causes, et de sa cure, avec les moyens de s'en préserver et les controverses sur ce sujet.*
Rouen (1620), in-8°.
- *L'ombre de Nécrophore, vivant chartier de l'Hostel-Dieu, au sieur Jouysse, médecin déserteur de la peste, sur la sagesse de sa cabale et autres grippes de son exament.*
Rouen (1622), in-8°.
- LE CONTE (Pierre) : *La peste et le vœu de la ville d'Eu* (1636).
Eu (1936). Imp. du Messager Eudois. in-8°
- LEMAIRE (D^r L.) : *La peste de 1666 à Dunkerque. Etude médico-historique.*
Mémoires de la Société Dunkerquoise (1911). Tome LIX.
- MAYONADE (J.-J.) : *La « Maison des Blessés de Longpré-les-Amiens », premier hôpital d'armée en France.*
Paris (1935), Charles-Lavauzelle et C^{ie}. in-8°.
- MICHEL-ANGE DE GUÉRET (R. P.) : *Le bon malade, à la suite de Jésus-Christ.*
Amiens (1639), in-8°.
Etude de Goudallier (L.) : *Le Bon Malade.*
Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1901-1903, p. 83-97.
- PONTHIEU (Alexandre de) : *La réfutation de l'escrit composé par M^e Simon Dufresne, docteur en médecine à Amiens, en approbation du parfum employé aux airiements de maisons contagiées par Henry La Cointe, soi-disant airieur.*
Lille (1635), 1 vol. in-8°.
Bibliothèque Municipale d'Amiens. Médecine 3174.
- QUATROUX (Frère Isaac) : *Traité de la peste contenant sa définition, ses espèces, et différences, ses causes, ses signes, ses accidents, sa cure et les moyens de s'en garantir.*
Paris (1671), 1 vol. in-8°.
- Rapport de cinq médecins d'Amiens sur les airiements qui se doivent*

faire des maisons et meubles infectés en la dite ville.
suivi du :

Sommaire des raisons par lesquelles M^e Simon Dufresne, docteur en médecine, a confirmé le rapport ci-dessus.
suivi de la :

Réponse fait par le dit Dufresne au libelle en forme d'invective mis en public par Alexandre de Ponthieu.

Paris (1635), in-8°. Bib. d'Amiens. Recueil Manuscrit 799.

Récit fidèle et véritable de ce qui s'est passé dans la ville d'Amiens, pour l'accomplissement du vœu solennel qu'elle a fait afin d'obtenir de la miséricorde de Dieu la grâce d'estre délivrée de la maladie contagieuse dont elle est affligée, il y a plus de six mois.

suivi du Mandement pour la construction de la chapelle St-Jean du Vœu.

Amiens (1668), in-8°.

ROUCAUD (Joseph) : *La peste à Toulouse, des origines au XVII^e siècle.*
Thèse de Toulouse (1918).

SOYEZ (Edmond) : *Chapelle et confrérie de Saint-Sébastien à Amiens.*
Amiens (1907). Yvert et Tellier, in-4°.

TESTEVIN : *Notes pour servir à l'histoire de la peste au XVII^e siècle.*
Bulletin de la Société Dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie (1898). Tome V.

TOLON (Maurice de) : *Préservatifs et remèdes contre la peste ou le « Capucin charitable ».*
Paris (1668), in-8°.

VERDIER (Le) : *Le chirurgien de la peste à l'Hôtel-Dieu de Rouen.*
Académie de Rouen (1904-1905), p. 201-222.
